

Bécassine chez les Alliés

Caumery

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1

BÉCASSINE
CHEZ LES ALLIÉS

« Me voilà ; c'est moi, votre Bécassine, bien contente de vous retrouver après une si longue séparation. Ce que j'ai pensé à vous ! J'en perdais la tête.

« Ainsi, tenez, pas plus tard que ce matin, j'ai croisé dans la rue une jolie petite fille qui allait au cours avec son institutrice, et qui, en marchant lisait la Semaine de Suzette.

« J'ai sauté sur elle, je lui ai plaqué deux gros baisers les joues. Elle a dû me croire folle ; mais ç'avait été plus fort que moi : il me semblait que c'étaient toutes mes petites amies de Suzette que j'embrassais.

« Mais je bavarde sur des choses sans importance, et j'ai tant d'aventures à vous raconter !... Vous vous rappelez qu'à la fin de mon livre : Bécassine pendant la guerre, j'étais en Alsace, accompagnant ma bonne maîtresse, M la marquise de Grand-Air au mariage de son neveu, M. Bertrand, avec M de Valrose.

« Deux jours après le mariage, on est rentrés à Paris tous les trois (le troisième, c'était mon oncle Corentin). Sans me vanter, je peux dire que j'ai voyagé comme une millionnaire. D'abord, M. de Valrose nous a reconduits dans sa belle auto à la gare où passe l'express.

« C'est à près de 50 kilomètres ; et tout le temps des montagnes, des forêts, des cascades. Enfin, un pays superbe. Je suis contente d'avoir vu ça, quoiqu'il y avait un tel brouillard, que j'ai rien vu du tout.

2

« À un endroit où on a grimpé une côte à pied pour se réchauffer, il fallait bien faire attention de ne pas s'éloigner : on se serait perdu. À dix mètres de distance, on avait l'air d'ombres chinoises… C'est amusant le brouillard, surtout dans un si beau pays !

« À la gare, M la marquise a dit que ça l'attristait de voyager toute seule. Elle nous a payé des billets de première. L'oncle Corentin et moi, nous étions fiers ; on tenait ses billets bien apparents, et on aurait été contents d'être vus par des gens de connaissance.

« On n'en a pas rencontré : comme nous sommes des environs de Quimper, nous n'avons pas beaucoup de connaissances en Alsace, ça va de soi. On a fait ses adieux à M. de Valrose, qui a eu un mot gentil pour chacun. Ah ! c'est un bon monsieur !…

« À peine le train parti, M la marquise fait réflexion que l'oncle Corentin ne peut pas se passer de sa pipe, et comme elle est la bonté même, elle lui dit : « Vous pouvez fumer, monsieur Corentin ; en ouvrant la fenêtre, ça ne me gênera pas. »

« Mais l'oncle sait ce qu'on doit aux dames. Il est allé s'asseoir dans le couloir, sur le strapontin, juste devant le compartiment.

« L'oncle n'est pas seulement fumeur, il est aussi un brin bavard. Tout le temps, il ouvrait la porte, soufflait sa fumée, nous disait trois paroles, et puis refermait bien vite. Il avait l'air de mettre la fumée en garde chez nous. Naturellement, il ne s'en rendait pas compte, le cher homme.

« Je lui en ai fait la remarque, et il a été bien confus. Il est devenu tout rouge et il a présenté ses excuses à Madame. Elle ne lui en voulait pas du tout ; même, ça l'avait amusée : elle riait d'un cœur !

3

« À une grande gare, je crois que c'était Troyes, Madame m'a envoyée lui prendre au buffet une brioche et un fruit ; elle a dit que ça lui suffirait pour dîner, mais que l'oncle et moi nous allions au wagon-restaurant. Je disais non, par discrétion…

« … mais, au fond, j'avais bien envie de voir comment c'est une salle à manger qui roule. On y a été en suivant les couloirs qui n'en finissaient pas, et où je manquais de dégringoler à chaque pas, tant on était secoués.

« Le dîner commençait, quand un petit bonhomme haut comme trois pommes, qui faisait le service, et qui portait le plateau des hors-d'œuvre, se cogne à une table. Le plateau tombe, deux raviers se cassent.

« Alors le domestique-chef accourt. Avec un air méchant, il dit au pauvre mioche qu'il sera renvoyé, qu'il paiera la casse. Le petit

sanglotait, et il racontait que si on le renvoyait, sa mère, qui est réfugiée et malade, mourrait de faim.

« Alors, je lui ai dit : « Assieds-toi à ma place, mange mon dîner. Moi, je vais le faire, ton service ; ça me connaît. » Le grand ne voulait pas ; mais les voyageurs, qui étaient presque tous des officiers, ont crié après lui, et il n'a pas osé m'empêcher.

« À la fin du dîner, un lieutenant, que j'ai reconnu comme un ami de M. Bertrand, m'a dit : « C'est très bien, Bécassine, ce que vous avez fait. Maintenant, prenez mon képi, et quêtez pour votre protégé. »

« Je ne me suis pas fait répéter l'ordre. Comme ils sont bons et généreux, les officiers français ! Ils donnaient des pièces blanches, même des billets de cinq francs. J'ai remis tout ça au petit réfugié. Il pleurait encore, mais de joie.

« Voilà l'histoire de mon voyage. J'ai rien à y ajouter, vu qu'aussitôt retournée dans le compartiment, j'ai dormi si fort, qu'à l'arrivée, Madame et l'oncle m'ont secouée pendant cinq minutes avant de me réveiller… Quel beau voyage ! On peut pas faire plus beau !

4

« Avant de continuer mon histoire j'ai à vous raconter une dépense folle que j'ai faite. C'était le matin qui a suivi notre retour. En me levant, je me suis aperçue que j'avais deux papillotes à mon bigoudi de devant. Je mets toujours deux papillotes quand je veux me rappeler…

« … que j'ai à me rappeler quelque chose ; c'est un bon système, mais le difficile c'est de me rappeler ce que je dois me rappeler. Ce matin-là, je ne me rappelais rien du tout. Alors, je m'assieds, je cherche, sans lâcher ma papillote.

« Tout d'un coup, ça me revient : ce que j'ai à me rappeler, c'est d'acheter un porte-plume pour remplacer le mien que j'ai quasiment mangé en cherchant mes phrases. Je m'habille, je fais mon lit en trois coups de poing…

« … et je cours chez la papetière « Si vous plaît, Madame, je voudrais un bon porte-plume. C'est pour écrire mes mémoires. — On ne se sert plus de porte-plume, mademoiselle ; les stylos sont préférables, surtout pour la littérature. — Ça met-il donc l'orthographe tout seul ? — Ça y aide… Tenez, voilà un stylo du dernier modèle.

« Et ça vaut ? — Quatorze francs vingt-cinq. » Ça m'a donné un coup dans l'estomac ; pensez donc, je ne voulais pas dépasser six sous ! Mais des clients nous écoutaient, j'ai eu peur d'être prise pour une pauvresse et j'ai acheté le stylo… par orgueil, faut bien l'avouer. L'orgueil, c'est mon péché mignon, je m'en accuse chaque fois que je vais à confesse, et je recommence toujours.

« C'est cher, un stylo, mais c'est pas commode. D'abord, pour le remplir, c'est tout un aria. Je ne savais pas bien manœuvrer la petite pompe en caoutchouc ; j'ai fait tomber par terre toute l'encre, et ça m'a forcée à frotter pendant une heure le carreau de ma cuisine.

« Et puis, tantôt l'encre ne vient pas ; tantôt elle vient trop. Ainsi, juste au moment que je vous parle, elle coule comme une

fontaine. J'en ai plein les mains, et je ne serais pas étonnée de m'en être un peu barbouillé la figure.

« Je vous dis tout ça pour m'excuser par avance : si vous trouvez mes histoires mal racontées, vous saurez maintenant que c'est la faute au stylo.

« J'avais perdu du temps avec cet instrument de malheur et il était tard quand j'ai porté à Madame son chocolat.

5

« Elle était encore couchée. Elle s'est dépêchée de se lever et de passer sa robe de chambre et elle a dit : « Ce sera une journée fatigante ; il faut remettre de l'ordre dans l'appartement, il en a besoin. »

« Oh ! oui ! qu'il en avait besoin ! Pensez donc : plus d'un an qu'il n'avait pas été habité ! Nous sommes entrées dans le salon, et en voyant tout ce qu'il y avait à faire, je suis tombée assise, de découragement, sur le grand tapis roulé en un gros rouleau.

« C'est pas que je sois paresseuse de ma nature ; mais le plus dur pour moi, c'est de me mettre en train. Quant à Madame, elle va toujours tout droit à son devoir. Pendant que je me prélassais, déjà, elle retirait les housses, les pliait soigneusement.

« Ça m'a fait honte plus que si elle m'avait grondée. J'ai été demander à l'oncle Corentin de me donner un coup de main. À nous deux, nous avons fait le gros ouvrage, pendant que Madame

s'occupait des bibelots, des vitrines, des choses fines, quoi ! des choses de dames.

« On a soufflé un peu en déjeunant ; et puis je me suis remise à la besogne. J'y allais de bon cœur, je vous assure. J'étais lancée, j'étais en train ; je brossais, je secouais, je tapais de toutes mes forces et, sans même m'en apercevoir, je criais… des choses que vous saurez tout à l'heure.

« Pendant ce temps-là, Madame était dans son boudoir, sur la chaise longue ; un peu fatiguée, elle faisait une petite sieste. Malheureusement, le train que je menais l'a réveillée.

« Elle est entrée dans le salon sans que je m'en aperçoive. Quand elle m'a parlé, je suis restée pétrifiée, ma tapette en l'air. Elle m'a demandé :

« Qu'est-ce que cela signifie, Bécassine ? Je vous entends crier : Tiens, sale Boche ! Voilà pour toi, sale Boche ! En veux-tu encore, sale Boche ?… Et je vous trouve seule. À qui en aviez-vous ? »

« Alors, j'ai pas pu m'empêcher de rire. J'ai expliqué : « Voilà, madame, c'est le tapis et les fauteuils que j'appelle sales Boches… Ça me donne du courage pour taper dessus. »

6

« C'est pas poli de bâiller devant le monde : excusez-moi, je ne peux pas m'en empêcher en pensant comme je me suis ennuyée

pendant quelques jours… L'appartement était nettoyé et remis en ordre ; il n'y avait plus qu'à l'entretenir, et c'est facile.

« L'oncle Corentin était retourné en Bretagne. Madame passait les après-midi dans un hôpital ; je la conduisais à une heure, je venais la chercher à sept, et dans l'intervalle je n'avais rien à faire. Ce que c'était long !… Allons, bon, voilà que je rebâille !…

« Un après-midi, je me suis dit : « Faut me secouer, je vais aller faire des visites. » J'ai été aux Halles. J'y ai une bonne amie : c'est M Alphonsine, au pavillon des fruits. On était contentes de se revoir après tant de temps ; on s'est embrassées sur les deux joues.

« J'ai commencé à lui raconter mes aventures ; mais elle m'a dit : « On peut causer en travaillant ; aidez-moi donc, je prépare un colis pour un commandant qui est un ami de votre maîtresse. Et je le soigne… Tenez, passez-moi des poires, les plus belles. »

« J'ai passé les poires ; en les prenant, M Alphonsine a dit : « Elles sont belles, c'est vrai, mais il faut les vendre un franc pièce, sans guère gagner… Tout renchérit, c'est effrayant. Qu'est-ce qu'on va devenir avec cette maudite guerre ! »

« Il est arrivé d'autres marchandes pour me voir. Elles se sont lamentées aussi. Elles criaient : « C'est une ruine !… le beurre… le fromage… les œufs… la volaille… Tout, enfin, tout ! » Je les écoutais sans broncher. Alors une d'elles…

« … m'a demandé : « Ça ne vous fait pas bouillir les sangs tout ça ? » J'ai répondu : « Après tout ce que j'ai vu, et que j'ai été quasiment sur le front, ça me paraît bien mesquin, ces affaires-

là ! Du reste, dans le moment, rien ne m'intéresse. » Elles ont ri et elles ont dit : « Ça y est, Bécassine a le cafard. »

7

« Y a rien que je déteste comme la vermine. Je me suis tortillée dans tous les sens pour tâcher de le trouver, ce maudit cafard ; mais M Alphonsine, qui riait plus fort que les autres, m'a dit : « Ne le cherchez pas, Bécassine, c'est dans votre cervelle qu'il est. » Je suis partie, sans autre explication.

« Mais, en chemin, ça me tourmentait cette histoire de cafard. Ma parole, il me semblait que je le sentais remuer et gratter dans ma tête. Tout d'un coup, j'aperçois une affiche sur laquelle il y avait en lettres énormes : « Victoire ! Victoire ! »

« Faut vous dire que c'était dans le moment que nos braves soldats attaquaient à Verdun. De voir « Victoire ! Victoire ! » ça me fait monter les larmes aux yeux, et je ne peux pas lire la suite. Y avait un agent à côté. Je lui dis bien poliment :

« — Pardon, M'sieu. Est-ce que c'est le communiqué ? » Il m'a regardé d'un air ahuri ; il a touché son front comme on fait en parlant d'une personne qui est folle, et il m'a répondu d'une voix toute gentille : « Oui, mon enfant, oui ; ne vous agitez pas ; c'est le communiqué. »

« Mais mes yeux s'étaient séchés : J'ai pu lire toute l'affiche. Il y avait : VICTOIRE ! VICTOIRE ! sur les cafards, puces et punaises, par la poudre Perlimpinpin. En vente partout. Ce n'était

pas le communiqué. C'est bête de donner des émotions aux gens avec des affiches pareilles ; la police ne devrait pas permettre ça.

« Tout de même, puisque ce Perlimpinpin permet de remporter la victoire sur les cafards, j'en ai acheté une boîte au bazar, et puis j'ai galopé chercher Madame, et nous sommes revenues à la maison. Nous venions de rentrer quand le concierge monte…

« … apportant une dépêche. Ça effraye toujours en temps de guerre. J'étais toute tremblante, Madame aussi ; mais dès qu'elle a eu lu, elle a dit : « Quelle joie ! M. Bertrand et sa femme arrivent demain ; Zidore les accompagne. » J'étais si contente que j'ai lâché mon Perlimpinpin.

« La boîte s'est ouverte ; ça a fait un grand nuage. Nous en avons éternué cinq minutes. C'est-il d'avoir respiré cette drogue, ou bien du plaisir que la dépêche m'a faite, je ne pourrais pas vous le dire ; ce qui est certain, c'est que le cafard est mort.

« Je ne le sens plus gratter dans ma cervelle ; je ne bâille plus, je suis contente, je ris toute seule. Je crois même que, dans ma chambre, avant de me coucher, j'ai un peu dansé. »

8

« M. Bertrand est ici depuis quelques jours, avec sa femme, qu'on appelle M Thérèse, pour la distinguer de l'autre M de Grand-Air, ma maîtresse. Madame, la mienne, m'a permis d'entrer au salon pendant que M. Bertrand racontait ce qui est arrivé à lui et à Zidore, à leur retour au front, après le mariage. C'était émouvant comme un cinéma.

« Paraît que leurs blessures les faisaient encore souffrir. Et puis les Boches ont lancé leur sale pharmacie de gaz. Ça les a un peu incoliqués (je suis pas sûre que c'est tout à fait ce mot-là qu'a dit M. Bertrand) ; alors son colonel est venu le voir à l'hôpital.

« Il lui a dit : « Vous ne pouvez pas retourner sur le front ; allez vous guérir chez vous et je m'occuperai de vous faire attacher à un service d'état-major. » Comme M. Bertrand achevait son histoire, on a sonné ; j'ai été ouvrir. C'était un planton du ministère, avec une enveloppe.

« J'ai voulu la prendre, mais il n'a pas voulu ; il a dit : « Non, c'est pour votre maître ; je dois la remettre en mains propres. » J'ai failli me fâcher, parce que j'aime pas beaucoup qu'on se donne l'air de croire que j'ai les mains sales.

« Mais je respecte trop l'armée pour disputer un militaire. J'ai fait entrer le planton ; M. Bertrand lui a signé un bout de reçu ; et puis après avoir lu, il a expliqué qu'il allait avoir une série de missions auprès des états-majors des gouvernements alliés.

« … et qu'il était autorisé à emmener Zidore comme ordonnance. Ça m'a émue de penser que ce petit Zidore, que j'ai quasiment élevé, allait être à tu et à toi avec tous les grands généraux, les rois et les empereurs. Ça m'a fait craindre qu'il m'oublie et me dédaigne ; je lui en ai touché un mot en dînant.

« Il m'a répondu : « Vous en faites pas, mamz'elle ; quand on a vu Verdun et la Somme, on s'étonne plus de grand'chose. Sauf le plaisir d'être avec mon officier, où j'aimerais le mieux aller, c'est dans la tranchée où sont les camarades. » Quel brave petit ! et dire qu'ils sont des millions comme ça ! J'ai pas pu me tenir de l'embrasser.

9

« Le lendemain, pendant que je rangeais dans le salon, M la Marquise et M Thérèse causaient dans la pièce à côté. Sans faire exprès, j'ai entendu que Madame disait : « Vous avez tort, ma chère Thérèse, elle ne sera pour vous qu'un embarras ; elle fera bêtise sur bêtise. » J'ai bien compris que c'était de moi qu'on parlait.

« M Thérèse répondait de sa jolie voix douce : « C'est possible, ma tante ; mais elle est si bonne et si dévouée ! » Et puis elles sont entrées et elles m'ont demandé si je consentirais à accompagner la jeune Madame, qui suivra elle-même, autant que ce sera possible, son mari, dans ses voyages.

« Moi, je voudrais que mes bons maîtres soient toujours ensemble, parce que je les aime tous, et que quitter l'un ou l'autre, ça me fend le cœur pareillement. Alors, je me suis mise à pleurer comme une grosse bête, et j'ai dit que je ferais tout ce qu'on voudrait.

« Eh bien, Bécassine, a repris M Thérèse, puisque ma tante y consent, vous venez avec nous. Il faut compléter votre garde-robe pour ces grands voyages. Allons regarder ensemble ce que vous aurez à acheter. » Nous sommes montées dans ma chambre.

« J'étais honteuse de lui faire prendre l'escalier de service ; mais toute comtesse qu'elle est, elle est bien simple et pas fière. Même elle jouait à faire la chasse aux toiles d'araignées, que cette paresseuse de concierge n'enlève jamais !... Ces jeunesses, ça s'amuse de rien !

« Nous avons sorti toutes mes nippes de ma malle et de ma commode. Quand elle a eu tout bien vu, M Thérèse a écrit ce que

j'aurais à acheter. Ça faisait une liste qui n'en finissait pas. Elle m'a donné le papier, et de l'argent.

« Elle m'a dit qu'après mes emplettes, je vienne la rejoindre au ministère, où elle allait pour les sauf-conduits et tous les papiers nécessaires, de ne pas arriver plus tard que cinq heures. Il en était déjà deux ; fallait se presser. Je me suis si bien pressée que j'ai dégringolé sur le dos la moitié de l'escalier. »

10

« En temps de guerre, ça n'est pas simple de faire des emplettes. Dans tous les magasins il y a une foule !... Et pas assez d'employés. Il faut faire la queue quasiment comme chez Potin pour le sucre.

« J'avais couru du Bon Marché au Printemps, de là au Louvre, et je n'avais pas acheté la moitié des choses écrites sur ma liste, quand j'ai vu une horloge qui marquait 4 h. 1/2. Et M Thérèse qui m'attendait avant cinq heures ! J'ai tiré une belle révérence à la demoiselle qui me servait...

« ... et j'ai galopé au Ministère. J'allais y entrer quand il me revient que madame m'avait dit :

« — Nous aurons besoin de votre portrait. Passez à la photographie Rapid ; j'ai prévenu ; en un quart d'heure ce sera fait. » J'avais tout à fait oublié.

« Heureusement, une idée me pousse. Je saute dans un taxi. (Encore une chance d'en avoir trouvé un disposé à travailler.)

« Je rentre chez nous, je grimpe quatre à quatre dans ma chambre…

« … j'y prends le grand portrait qu'a fait de moi mon filleul Boudou, comme je vous ai raconté dans mon livre Bécassine pendant la guerre.

« Je l'enveloppe…

« … Aussi vite que j'étais montée, je redescends.

« Je saute dans mon taxi, et me revoilà au Ministère.

« Il faut être futée comme une Parisienne pour se reconnaître dans ces endroits-là. C'est des kilomètres de couloirs, des tas de portes, et on ne voit personne. Après dix minutes de promenade au hasard, j'arrive devant une pièce où il y avait écrit :

11

« Renseignements. Entrez sans frapper. » J'entre, je trouve un homme dont on n'apercevait que les jambes, les mains et un journal déployé en grand. Je n'avais pas ouvert la bouche qu'il me crie comme un furieux : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

« Alors, un autre caché par le premier parce qu'il fourgonnait le feu, se montre. Il avait une bonne figure, et il dit d'une voix gentille : « Voyons, Grinchard, ne fais donc pas le méchant… Vous désirez, Mademoiselle ? »

« Je lui ai expliqué que je venais rejoindre ma maîtresse, qu'elle venait elle-même pour nos sauf-conduits. Il s'est gratté le

bout du nez d'un air embarrassé, et il a dit : « Nous avons plusieurs bureaux pour les sauf-conduits ; vous ne savez pas auquel elle allait, votre dame ? »

« J'ai répondu que je savais seulement que c'était à celui d'un monsieur bien aimable, parce que j'avais entendu M. Bertrand qui disait à Madame : « Tu feras mes amitiés à l'aimable Maurice. » Alors Grinchard a dit : « L'aimable Maurice, c'est M. Maurice Croissant…

« … et c'est toujours lui que les dames demandent. » Il m'a expliqué où c'était. Il n'est pas du tout méchant ce Grinchard, il a seulement la manie de faire la grosse voix. Nous nous sommes quittés bons amis, en nous donnant des poignées de main avec lui et son camarade.

« J'ai bien trouvé le bureau, j'y ai trouvé Madame qui causait avec l'aimable M. Maurice comme dans un salon. Il a dit en me voyant : « Ah ! Voilà notre jeune fille. Tenez, mon enfant, signez votre sauf-conduit à cet endroit. » J'ai fait comme il commandait.

« Il a mis avec un tampon des cachets un peu partout, même qu'on ne savait plus par où prendre le papier, tant il était plein d'encre fraîche. Alors Madame m'a dit : « Bécassine, donnez le portrait de la photographie Rapid. — J'ai pas eu le temps d'y aller, Madame,…

« … que j'ai répondu, mais j'ai apporté un autre portrait bien plus beau. » Et j'ai développé et montré celui qu'a fait mon filleul. J'étais fière de mon idée. Sans doute qu'elle était drôle, car Madame et le Monsieur ont ri aux larmes.

« Elle était drôle, mon idée, mais elle ne valait rien du tout ; c'était un tout petit portrait, pas plus grand qu'un timbre-poste qu'il fallait, pour coller sur le sauf-conduit. Ça s'est arrangé : on m'a fait ma photo le lendemain matin chez Rapid.

« Je l'ai portée à M. Croissant… Ce n'est pas seulement un homme aimable, il est aussi bien habile : il a trouvé le moyen de mettre un cachet de plus sur le sauf-conduit qui en était déjà tout couvert. Maintenant, me voilà en règle pour passer en Angleterre. Nous partons demain. »

12

« Nous ne sommes pas encore en Angleterre. On s'est arrêtés en route parce que Monsieur avait à causer avec le grand état-major anglais. Alors, il nous a installées, Madame et moi, à … ; je ne peux pas vous dire où, vu qu'il m'a recommandé d'être bien discrète sur tout ce que je verrai dans la zone des armées.

« Donc, je ne vous dis pas le nom de notre ville, mais je vais vous aider à le deviner, en vous faisant un rébus : Vous voyez, notre ville, ça commence par un A ; On y va par le chemin de fer de la ligne du Nord, et c'est un endroit réputé pour sa cathédrale et ses pâtés de canards. Avez-vous deviné ?

« Nous sommes dans une petite pension… de famille. Pour l'instant, il n'y a que quatre dames. Elles prennent le café au lait de bon matin toutes ensemble, ma maîtresse comprise ; et puis elles s'en vont à des hôpitaux ou à des ouvroirs ;…

« … elles ne reviennent qu'à l'heure du dîner, et toute la journée la maison est vide et pas gaie. Hier, j'avais essayé de lire, puis de coudre, mais je m'ennuyais d'être toute seule, et je suis allée faire un tour dans les rues, pour me distraire.

« Ce que je trouve le plus joli à A… c'est la devanture du pâtissier qui fait les fameux pâtés de canards. J'avais bien regardé, et j'allais m'en retourner quand j'ai remarqué qu'il y avait à côté de moi, monté sur une borne…

« … un petit canard qui regardait aussi. Je ne sais pas d'où il sortait ; je ne l'avais pas vu en arrivant. Il regardait avec un sérieux ! Même il m'a paru qu'il était triste. Alors j'ai fait réflexion que c'était peut-être un orphelin…

« … dont les parents étaient dans un des pâtés, et ça m'a donné envie de pleurer… Et puis j'ai pensé que c'était dangereux pour lui de rester là. Je l'ai pris doucement dans mes bras…

« … et j'ai décidé de le porter dans la campagne. Me voilà donc partie à travers les rues. Les gens, qui étaient surtout des soldats, français ou anglais, riaient en me voyant. Il y en avait qui faisaient : « Coin ! Coin ! » Je riais aussi, mais je ne lâchais pas mon idée, ni mon canard.

« … Presque tout de suite en sortant de la ville, j'ai trouvé une mare. J'ai rendu la liberté à mon petit orphelin ; il n'a pas été long à filer sur l'eau ; et puis il a tourné la tête en claquant son bec ; il me semblait qu'il me disait merci.

13

« Ça m'avait remise en gaieté ; j'avais envie de faire encore quelque chose d'amusant. Alors j'ai pensé que je pourrais peut-être pêcher des grenouilles dans cette mare. Je me suis vite fabriqué une ligne…

« … avec un bout de ficelle, une épingle courbée et un morceau d'étoffe rouge ; comme je faisais dans mon pays, et j'ai commencé…

« Ça marchait très bien. Je tire une, deux grenouilles ; au moment que je venais de tirer la troisième…

« …la ligne manque de m'échapper des mains, parce que j'entends une grosse voix qui me crie : « Faites donc attention, vous ! »

« Voyez la malchance : un militaire qui passait avait reçu la grenouille en plein dans la figure. Je lui dis : « Excusez-moi, M'-sieur le militaire. »

« Mais il me crie, d'un air encore plus furieux : « Appelez-moi gendarme. » Comme si c'était facile de s'y reconnaître maintenant que toute l'armée est habillée pareil, en horizon ou en kaki.

« Après, il m'a demandé à voir mes papiers. J'ai sorti mon sauf-conduit, vous savez, celui qui a des cachets dans tous les coins. Il paraît qu'il n'en avait pas encore assez.

« Le gendarme m'a expliqué que pour pouvoir se promener dans la campagne, il faut un sauf-conduit avec un cachet rouge. Il a dit d'un air terrible : « Grave, très grave ! Contravention ! » Et il

m'a emmenée chez son chef, en me tenant par le bras comme une voleuse. J'avais honte !

« Heureusement le chef était très gentil. Il a dit : « Elle a une bonne figure. » Et puis il a lu le sauf-conduit, et il a dit encore : « En service chez un officier… Mission diplomatique et confidentielle… Bon… Donnons-lui le cachet rouge. » Et il a trouvé moyen de me fourrer un cachet de plus sur mon papier.

« Probable qu'en voyant son chef si aimable, le gendarme a eu des regrets de s'être montré méchant. Il m'a fait des sourires et des grâces, et il m'a conseillé de pousser demain, par la même route, jusqu'au camp d'aviation anglais : on doit y faire des exercices. Pour sûr que j'irai voir. »

14

PERSONNAGES

Le Major, parlant à son premier lieutenant avec lenteur et comme s'il avait un violent effort à faire pour s'arracher chaque mot de la bouche. — Ordre… pour la… matinée… Tout le monde… en l'air.

Le lieutenant s'empresse de transmettre l'ordre. Aussitôt, une joyeuse animation règne dans le camp. Les appareils sont poussés hors des hangars ; les moteurs ronflent et pétaradent.

Le major s'approche d'un groupe d'aviateurs qui attendent le moment de prendre place dans leurs avions. Ils s'est arrêté près d'un capitaine, commandant en second, arrivé au camp la veille.

Le Capitaine. Vous prenez le commandement de l'escadrille, monsieur le Major ? — Le Major. Non ! (Avec effort.) Je reste au camp… Seul… — Le Capitaine. Seul !… Sans personne à qui parler !… Vous allez bien vous ennuyer. — Le Major. Non… Au contraire ! (Il s'éloigne.)

Rires discrets dans le groupe. Le capitaine apprend de ses camarades que leur chef, chef d'ailleurs excellent, d'une énergie et d'une habileté remarquables, a horreur de parler et souffre un vrai supplice quand il est contraint de le faire.

Les avions roulent sur la piste de départ, s'enlèvent, se succédant à une centaine de mètres. Le major suit leurs évolutions à l'aide de ses jumelles.

Enfin, le capitaine, qui ferme le vol, s'est enlevé. — Le Major, avec une expression de joie intense. Seul !…

15

Àce moment son attention est attirée par des clameurs qui partent d'une extrémité du camp. Flegmatiquement, il bourre sa courte pipe, l'allume…

… puis, de son long pas calme, se dirige vers l'endroit d'où vient le bruit.

Derrière la barrière de clôture, des villageois des environs se pressent, Ils acclament les avions et ceux qui les montent. Au milieu des curieux, on remarque Bécassine, venue sur l'avis que le gendarme lui a donné la veille.

Bécassine, au comble de l'enthousiasme, criant, gesticulant, agitant sa coiffe. — Oh ! que c'est beau !... On dirait des oiseaux ! Ce qu'ils vont prendre, les Boches !... Vivent les aviateurs !... Vive la France !... Vive l'Angleterre !... Vivent les Alliés !

Le major est tellement choqué par ce flux de paroles qu'il reste un instant figé sur place ; puis il marche vers Bécassine, la regardant fixement comme un dompteur fait d'un animal féroce.

Le Major, avec un geste violent. — Aôh !... Partez... tout de suite... bavarde ! (Expression du plus profond mépris.)

Bécassine, qui n'y comprend rien, salue machinalement...

... puis se sauve à toutes jambes, terrifiée.

16

Encore au camp d'aviation. Le major Tacy-Turn s'accorde un petit quart d'heure de repos. Se balançant doucement dans un rocking-chair qu'il a installé au soleil, il savoure sa solitude, son silence, sa pipe, et commence à somnoler.

... quand le bruit d'un teuf-teuf l'éveille en sursaut. Apparaît un motocycliste militaire qui fait une entrée en trombe, décrit une courbe savante, saute lestement de sa machine et tend à l'officier un paquet assez volumineux et une enveloppe.

Le paquet contient un en appareil de photographie à grande distance, nouvellement inventé. Dans l'enveloppe, il y a un ordre enjoignant au major d'essayer immédiatement l'appareil en al-

lant au-dessus des lignes allemandes prendre des photographies des tranchées.

Pour la première fois de sa vie, le Major regrette d'être seul ; il ne peut à la fois conduire un aéro et prendre des photographies. Perplexité. Il demande au cycliste s'il peut monter avec lui. Non, le cycliste ne peut pas ; il a d'autres ordres à porter.

… il reviendra dans trois heures chercher les photos. Et, réenfourchant sa machine, il repart aussi vite qu'il est venu.

« Compliqué ! » dit le major.

Après avoir mis sous clef l'appareil et l'ordre, il bourre une nouvelle pipe, prend son stick et sort du camp.

PERSONNAGES

Le major marche rapidement. C'est ce qu'il fait toujours quand il a à résoudre un problème qui l'embarrasse : la marche lui donne des idées. Il presse le pas pour rejoindre une femme qui suit la route en avant de lui, et dont il se demande où il l'a vue déjà. Au moment où il va l'atteindre…

… elle se retourne.

Le Major. — Aôh ! la bavarde !

Bécassine. — L'officier qui a l'air si méchant !

Effrayée, elle se met à courir.

17

Elle arrive ainsi près d'une ferme. Au milieu de la route, un gros dindon se pavane.

Derrière le talus, le fermier et son petit-fils Jean-Jean, bien cachés, sont aux aguets. Pourquoi ? Parce que, depuis quelques jours, leurs volailles disparaissent une à une. Ils se sont promis de prendre le voleur ; le dindon est l'appât qui le fera découvrir. Naturellement, l'honnête Bécassine n'a pas le moindre soupçon de tout cela,

Elle voit un dindon ; elle le juge en danger d'être écrasé par la première auto qui passera ; elle estime de son devoir de le faire rentrer à la ferme ; et, comme la bête est récalcitrante…

… elle la prend à pleins bras et la soulève non sans peine. Aussitôt surgissent le fermier et Jean-Jean. « Voleuse ! » crient-ils à pleins poumons. Au bruit, la fermière et ses servantes sortent de la maison.

La pauvre Bécassine, effarée, houspillée, perd complétement la tête et prend le parti de fondre en larmes. Soudain le major intervient dans cette scène violente.

Le Major. Taisez-vous… tous… Quoi est-ce ? — Le Fermier, timide. Monsieur l'officier, c'est une femme qui vole… — Le Major, illuminé d'une grande joie. Aôh !… La bavarde sait voler !… — Bécassine. Non, je ne vole pas. — Les Autres, en cœur. Si ! Si ! Si ! Si !

Le Major, prenant Bécassine par la manche et l'entraînant. — Venez… la bavarde qui vole !…

REMARQUE. — Précisons que le major, qui comprend mal le français, s'est trompé sur le sens donné, dans la circonstance, au mot voler. Nous verrons dans les actes suivants les conséquences dramatiques de cette méprise.

18

De nouveau au camp d'aviation.

PERSONNAGES

Le Major, sortant son revolver et en menaçant Bécassine. Pour vous… si vous… essayez… vous sauver. (Bécassine, que la terreur empêche de parler, fait signe qu'elle n'a aucune intention d'évasion.)

Le Major sort, revient rapidement en tenue de vol. Il donne à Bécassine une peau de bique, un casque d'aviateur, des lunettes, l'aide à revêtir et ajuster tout cela. Puis…

… il lui montre l'appareil de photographie. Plus par gestes que par paroles, mais très clairement, il en explique le maniement à Bécassine. Celle-ci, intéressée, sent peu à peu sa terreur s'évanouir et suit attentivement la démonstration.

Le Major, désignant le ressort qu'il faut pousser pour prendre une vue. Je dirai : Go !… Vous ferez : Clic !… Compris ? — Bécassine, parlant anglais pour la première fois de sa vie. Yes ! — Le Major. Bien ! Venez !

Ils entrent dans un hangar où se trouve un avion à deux places.

Le Major. Poussez ! (Ils font rouler l'avion hors du hangar.) — Bécassine, monologuant. Je n'ai plus peur du tout ; il n'est pas méchant, cet officier : c'était pour jouer qu'il prenait des airs de croquemitaine. Il est même très gentil et c'est amusant ce qu'il me fait voir.

Le Major. Montez ! — Bécassine, s'installant à la place de l'aviateur-observateur. Ça y est, on continue de jouer !... Ce que c'est amusant !... Jamais de la vie je ne croyais que j'aurais grimpé dans un aréo !... Si mes maîtres me voyaient !... Et l'oncle Corentin !... Et tous les gens de Clocher-les-Bécasses, mon pays natal !...

Le Major s'installe à la seconde place, met en marche et saisit le volant. L'avion roule lentement, puis plus vite. Brusquement, il décolle, s'enlève...

Bécassine, de nouveau affolée. Hein ! Quoi ! C'est pour de vrai !... V'là qu'on vole maintenant !... Je veux pas !... Arrêtez !... Papa ! Maman !... J'ai peur !... Je veux descendre !... — Le Major, froid et méprisant. Taisez-vous !... bavarde !...

19

En plein ciel.

PERSONNAGES

Le Major.

Bécassine, complétement rassurée. J'étais t'y bête d'avoir peur ! C'est amusant de voler… et pas dangereux. Il conduit bien, le major. C'est joli en bas, ça ressemble à une carte de géographie. On entend le canon… on doit pas être loin des Boches… Mais comme ça, en l'air…

… on se moque d'eux… Tiens, ces petits nuages, en dessous. — Le Major. Obus ! — Bécassine, sursautant. Hein ? — Le Major. Obus !… Pas dangereux, tirent mal… Attention ! photographie !… Go ! — Bécassine, d'une voix angoissée. Clic ! (Elle manœuvre son appareil.)

Mais un ronflement inquiétant et des ratés se font entendre dans le moteur. — Le Major. Panne !… Grave !… Essayons vol plané. (L'avion descend presque verticalement.) — Le Major, toujours calme. Go ! — Bécassine, d'une voix mourante. Clic !

Le moteur a repris, l'avion s'élève de nouveau ; mais le tir des canons boches se fait plus précis ; des obus éclatent de toutes parts. Le Major n'a pas perdu une once de son flegme. Comme électrisée par le danger, Bécassine a repris tout son calme. Elle photographie avec précision.

… dès que l'ordre lui est donné. Les « Go ! » les « Clic ! » se succèdent. — Le Major. Photos… combien ? — Bécassine. Vingt ! — Le Major. Assez ! Rentrons !

Virage sur l'aile. Bécassine pousse un cri : elle a cru qu'elle allait être projetée. Mais bientôt l'équilibre se rétablit, et le retour se fait sans incident.

20

Au camp.

PERSONNAGES

Successivement tous les aviateurs sont rentrés. Ils sont étonnés de ne trouver ni le Major, ni son avion. Étonnés aussi d'entendre une forte canonnade du côté des tranchées boches, fort calmes les jours précédents. Groupes, conciliabules.

Le capitaine et le lieutenant en premier délibèrent : le Major a dû recevoir un ordre, partir à l'improviste ; peut-être est-il en danger et conviendrait-il d'aller à sa rencontre, à son secours.

Soudain on crie : « Un avion ! » Un point noir vient d'apparaître vers l'Est ; il grossit rapidement. Le capitaine et le lieutenant ont pris leurs jumelles, regardent.

Pas de doute. C'est bien l'avion du Major. Quelques minutes après, tel un grand oiseau, il se pose au milieu du camp. Tous se précipitent, l'entourent.

Le Major (il a sauté lestement à terre, puis offre galamment la main à Bécassine.) Descendez… bavarde… Brave bavarde !

Surprise générale en voyant l'étrange observateur…

… que le Major a emmené avec lui. Quelle est cette femme ? Que fait-elle là ? Le Major est rentré dans son mutisme habituel. Bécassine donne des explications confuses. Finalement, elle est reconduite à A… en auto.

Dénouement et Apothéose.

Le cycliste que nous avons déjà vu vient d'apporter un nouveau message de l'état-major. Le Major lit. Si impassible qu'il soit, sa figure s'illumine d'une grande joie. Il commande : « Allez chercher tout de suite… la bavarde… la brave bavarde ! »

21

La ville n'est qu'à quelques kilomètres. Peu de minutes suffisent pour que l'ordre soit exécuté. Quand Bécassine arrive, tous les aviateurs forment un cercle au milieu duquel elle est placée. Le Major s'avance, ému et solennel.

Le Major, avec effort. Je vais parler… Je dois…

« Brave bavarde, j'ai à transmettre… félicitations de l'état-major… Photos excellentes… Renseignements précieux… Avez montré grand courage… Suis chargé vous remettre médaille du mérite. (Il épingle la médaille.)

Une voix dans la foule Embrassez-la, Major ! — Le Major. Est-ce convenable ? — Tous. Oui ! Oui ! Oui !

Le Major, rougissant comme une jeune fille, embrasse Bécassine non moins troublée. Applaudissements unanimes.

On s'arrache Bécassine : tous les aviateurs lui serrent les mains. — Un Lieutenant. Dites-moi, mademoiselle Bécassine, vous étiez déjà montée en avion ? — Bécassine. Jamais.

Le Major. Pourtant… les gens… fermiers… ils disaient… vous aviez volé… — Bécassine, riant. Ils disaient que j'avais volé leur dindon.

Le Major pousse un Aôh ! prolongé qui est pour lui l'expression de la surprise la plus vive, puis, cédant à l'enthousiasme, il parle encore (jamais il n'a tant parlé) et il dit :

« Aôh ! Les Françaises… un peu bavardes… mais étonnantes… admirables… toutes !… »

FIN
DE
« BÉCASSINE
ET LE
MAJOR TACY-TURN »

22

« Quelques jours après mes aventures en aéroplane, un matin que je finissais d'habiller ma maîtresse, elle m'a regardée bien attentivement, et elle m'a dit qu'elle me trouvait mauvaise mine, qu'elle craignait que je sois malade.

« Sans répondre, j'y ai tiré ma langue tout au long. Ce n'était pas, vous comprenez, pour lui manquer de respect, mais parce que j'ai toujours vu les médecins faire tirer la langue aux gens qu'ils examinent. « Rentrez votre langue, a commandé Madame, et dites-moi si vous vous sentez malade. »

« Non, Madame, que j'ai répondu. Probable que ma peur en aéro m'aura un peu détraquée : j'ai des tourniquements dans la tête, des douleurs dans les estomacs et les foies ; ça ne m'étonnerait pas si c'était du choléra compliqué de rhume de cerveau, mais je vous le promets, je ne me sens pas malade. »

« Pas malade avec tant de choses ! » a repris Madame. Et notre logeuse, qui venait d'entrer dans la chambre, a crié : « Ah ! tristesse et calamité ! que si, Madame, qu'elle est malade. » J'ai eu beau protester, elles ont décidé de me conduire voir le médecin.

« On est parties toutes les trois, et tout le long du chemin, M Ferluyr — c'est le nom de notre logeuse — me répétait que j'étais pâle, que j'avais maigri, et qu'il fallait m'appuyer sur elle, crainte de tomber si mon tourniquement de tête me prenait.

« Entre nous, cette bonne M Ferluyr a une peur atroce des maladies ; toute la journée, elle astique partout dans sa maison, pas tant par propreté que par crainte des microbes. Ça ne l'empêche pas de rire chaque fois qu'elle ouvre la bouche, même quand c'est pour dire : « Tristesse et calamité ! » qu'elle répète du matin au soir.

« Nous arrivons chez le médecin, et il nous reçoit tout de suite. C'est un petit gros, chauve, qui parle tout doucement avec des airs d'avoir envie de dormir. Naturellement, il fait la cérémonie habituelle d'examen de la langue,…

« … de tâtage du pouls, et de questions sur ce que j'éprouve. Et puis il dit à Madame que ce ne sera rien si je lui obéis, qu'il me faut le repos, l'immobilité, la diète et des tisanes, des tisanes calmantes, beaucoup de tisanes.

« Je m'en charge ! » déclare M Ferluyr. Elle me ramène chez nous et, aussitôt arrivées, elle m'installe dans un fauteuil, avec une couverture sur les jambes, une fanchon autour de la tête, pour éviter les refroidissements, qu'elle disait.

23

« Et elle a commencé de m'ingurgiter des tisanes : de la mauve, du tilleul, de la camomille, de la bourrache, je ne sais quoi encore. Il n'y avait pas à résister : elle me faisait avaler toute son eau chaude de force, comme une nourrice à son poupon.

« D'être comme ça assise, ça me donnait des fourmis dans les jambes ; les tisanes me tournaient sur le cœur ; mais dès que j'essayais de m'échapper de mon fauteuil, la logeuse m'y ramenait…

« … et puis elle essuyait et frottait à tour de bras partout où j'avais marché, en répétant : « Tristesse et calamité ! Elle va nous semer des microbes dans toute la maison. »

« Au bout de deux jours qu'on me soignait comme ça, j'ai cru que j'allais vraiment tomber malade. Madame a demandé à son médecin de venir me voir. Il m'a regardée pas plus d'une minute, et il a dit : « Ça ne sera rien si on m'obéit : il lui faut le grand air, de l'exercice…

« … des distractions, et une nourriture abondante. — Mais, docteur, à remarqué Madame, ce n'est pas du tout ce que vous aviez conseillé. — Justement, Madame, comme ça n'a pas réussi, j'ordonne le contraire. C'est en cela que consiste la science médicale. »

« J'aimais joliment mieux cette ordonnance-là que la première. Je n'ai pas été longue à envoyer promener le fauteuil, la couverture, la fanchon et les tisanes, malgré les lamentations de ma garde-malade sur les microbes que j'allais semer.

« J'ai avalé un gros bifteck, avec un petit verre de vieux Bordeaux que Madame m'a versé elle-même.

« Et je suis partie de mon pied léger, devinez où ?...

« ... au camp anglais, où j'ai été dire bonjour à mon ami le major Tacy-Turn et à tous les aviateurs. On a été bien contents de se retrouver et le plaisir a achevé de me guérir.

« Depuis, je n'arrête pas de trotter dans la ville et surtout dans la campagne. Ça m'a rendu ma graisse et mes couleurs, et ça m'a fait arriver une drôle d'aventure que je vais vous raconter. »

24

« Quelques jours après ma guérison, Madame m'a dit : « Bécassine, il paraît que les légumes frais sont introuvables chez les marchands d'A... Tâchez donc d'en rapporter quand vous irez vous promener à la campagne : cela variera nos menus. »

« J'ai tout de suite demandé à notre logeuse de m'indiquer de quel côté je trouverais des maraîchers. Elle m'a donné le nom d'un village situé à une dizaine de kilomètres, et où conduit un tramway. Le lendemain matin de bonne heure...

« ... j'étais à la station. C'était le premier train ; je m'attendais à ne voir presque personne ; et, tout au contraire, il y avait un monde fou.

« ... La brave femme qui, pendant la guerre, remplace le chef de gare, s'affolait, fourrageait la mèche de cheveux qui dépassait son bonnet de police, courait de tous les côtés sans rien avancer.

« J'ai eu pitié d'elle. « Vous en faites pas, que je lui ai dit. On se tassera, on Se foulera, on s'arrangera. À la guerre comme à la guerre ! — Bien sûr ! » ont dit les voyageurs qui nous entouraient.

« … Un d'eux a ajouté : « Cette jeune Bretonne est pleine de philosophie. » Ça m'a fait plaisir, et même je dois vous avouer que ça m'a rendue fière. On a son petit amour-propre !

« Pendant qu'on accrochait un wagon supplémentaire, je suis restée près de l'homme qui avait parlé comme je viens de vous répéter. C'était un grand, avec la figure rasée, qui avait l'air à la fois bien bon et bien majestueux.

« Il lisait son journal quand un autre homme s'est approché de lui et lui a dit : « Ça va bien, ce matin, mon vieux Joffre ? — Pas mal ; et toi, mon vieux Nivelle ? » qu'il a répondu.

« … Vous pensez si ça m'a donné un coup d'entendre ces noms-là ! Je crois bien que j'en ai fait un bond. Ils ont ri tous les deux, et celui qu'on venait d'appeler « mon vieux Joffre » a dit : « Restez avec nous, la Bretonne : vous verrez des choses intéressantes. »

25

« Et voilà qu'il est venu d'autres hommes. À chaque arrivée, un petit rouquin, qui s'était mis dans notre groupe, annonçait d'un air cérémonieux :

« Le général Cadorna…

« … le général Broussiloff.

« … le général Douglas Haig. »

« Ils se serraient les mains, ils se demandaient des nouvelles de l'Italie, de la Russie, de l'Angleterre.

« Moi, j'en avais chaud d'émotion, mais il y avait deux choses qui m'étonnaient.

« D'abord, c'est qu'après avoir pris des grands airs graves pendant les présentations, ils se sont mis tous à rire, à se donner des tapes dans le dos, et à se faire des farces comme des collégiens.

« Et puis, c'est qu'il étaient habillés en civils, et surtout qu'ils ne ressemblaient pas aux portraits d'eux qu'on voit dans les journaux. J'en ai fait la remarque au général Joffre, avec qui je me sentais bien à l'aise à cause de son air de bonté.

« Il a ri d'un tel cœur que j'ai cru qu'il allait s'étrangler. Quand il a pu reprendre son sérieux, il m'a expliqué : « C'est fait exprès… pour dérouter les espions. »

« Alors, je lui ai montré le rouquin dont la figure ne me revenait pas, et j'ai dit au général (il n'était pas encore maréchal à cette époque-là) qu'il devrait se méfier de ce vilain homme.

« Il a repris une crise de rire ; il a crié au rouquin : « Eh ! le Traître, la petite Bretonne me dit de me méfier de toi. — Elle a raison ! puisque Je suis le traître », a répondu l'autre en riant aussi. Moi, vous comprenez, je n'y comprenais plus rien du tout.

26

« On n'en finissait pas d'accrocher le wagon supplémentaire, l'heure du départ était passée ; les voyageurs s'énervaient, et la cheffesse de gare recommençait à courir dans tous les sens avec une mine désolée et les bras au ciel.

« Alors le général Joffre a fait un petit discours qui a calmé les impatients. Ce qui m'a étonnée, c'est qu'il les appelait « Vaillants soldats », et qu'il n'y en avait pas un seul en uniforme. Eux, ça ne semblait pas les surprendre.

« Quelques-uns avaient rectifié la position ; ils disaient en saluant militairement : « Ça va bien, général, ça va bien : on se tiendra tranquilles et sages comme des vrais poilus », et ça faisait rire les autres.

« À ce moment, le rouquin qui avait fureté partout dans la foule, est revenu tout agité près des généraux, en criant : « L'Empereur n'est pas là, ni le marchand de café. » Ça a paru tous les contrarier ; et puis l'un d'eux a dit :

« Ah ! les voilà ! » Sur la route de la gare, deux hommes couraient. Ils sont arrivés tout essoufflés en s'excusant de leur retard. Celui que l'on appelait le marchand de café portait une espèce de grande boîte avec une manivelle.

« J'ai pensé que ça devait lui servir à moudre sa marchandise. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour les regarder, vu qu'à ce moment on a crié : « En voiture ! » et tout le monde s'est précipité dans les wagons.

« Le général Joffre m'a fait monter avec lui en première, même qu'il a été assez gentil pour payer le supplément de mon billet, qui était de seconde classe. Les autres généraux sont montés aussi. Vous pensez si j'étais fière de me trouver avec ces grands personnages.

« Ils étaient bien simples et sans façons. L'un d'eux a proposé de casser la croûte, parce que probablement ils déjeuneraient tard. Ils ont tiré des provisions de leurs poches et ils ont partagé avec moi. J'ai mangé de bon appétit.

« Et ça m'a donné du courage pour leur demander sur quel pays régnait celui qu'ils nommaient l'Empereur. Ça les a encore fait rire ; puis ils m'ont expliqué que ce n'était pas tout à fait un empereur, mais que c'était quelque chose d'approchant, puisqu'il commandait à eux tous…

« … les plus grands généraux du monde. J'ai pensé que ça devait être plutôt un ministre, ou un député, vu que ça n'est pas fréquent de rencontrer un empereur ami d'un marchand de café au point de causer avec lui sur la plate-forme d'un tramway. Les généraux les ont appelés…

27

« … ils m'ont présentée à l'Empereur, et Cadorna lui a dit : « Bonne tête, hein ? Sympathique… Plairait au public. Si on la mettait dans un tableau ? » Il a répondu : « C'est à examiner ; je vais y penser. On ne risque toujours rien de la faire venir. »

« Avec le casse-croûte et toutes ces conversations, le temps avait filé… le tramway aussi. Il s'est arrêté ; j'ai entendu le nom de ma station, et je me suis précipitée vers la porte en disant, bien à regret, adieu à mes compagnons.

« Mais ils ont dit que c'était là qu'ils allaient eux aussi. Les généraux, les soldats, tout le monde est descendu ; ça a fait une belle bousculade.

« Moi, je tirais bien poliment ma révérence à chacun, en disant : « Au revoir, mon général… au revoir, mon Empereur… bien le bonjour, M'sieu le marchand de café. »

« Il n'y a que le rouquin que je n'ai pas salué : décidément, sa tête ne me revenait pas. Il a essayé de me faire un sourire aimable, mais ça le rendait encore plus laid.

« Comme j'allais partir, mon ami Joffre — il me semble que je peux l'appeler comme ça sans manquer de respect — m'a demandé si je serais occupée longtemps au village. J'ai répondu que j'en avais à peine pour une petite heure, le temps d'acheter des légumes.

« Eh bien, qu'il a repris, quand vous aurez terminé vos achats, venez donc nous rejoindre aux baraques que vous apercevez là-bas. C'est notre quartier général, vous y verrez des choses intéressantes. »

« J'ai remercié, bien contente de l'invitation, et je les ai regardés s'en aller en chantant…

« … tous ensemble bras dessus bras dessous, les généraux, les soldats, l'Empereur et le marchand de café. C'est encore une

chose qui m'a étonnée de voir des gens si haut placés et du si petit monde compères et compagnons comme ça.

28

« Je n'ai pas besoin de vous dire que j'étais impatiente de rejoindre mes amis les généraux ; aussi j'ai couru de toute ma vitesse au village, et je n'ai pas perdu de temps pour mon achat de légumes.

« Mais les maraîchers ne sont pas des gens qui font vite. Le premier que j'ai vu ne s'est décidé à me servir que quand il a eu fini un coin de terre qu'il bêchait.

« Un autre mettait des paillassons sur ses châssis : il ne m'a pas fait grâce d'un paillasson. Je bouillais et trépignais sur place ; mais essayer de le presser, c'était comme de vouloir renverser un mur en soufflant dessus.

« J'ai eu aussi à faire deux voyages avec une brouette pour conduire mes achats à la station, où je les ai laissés en garde. Madame ne m'avait pas dit quelle quantité de légumes elle voulait : j'ai pensé qu'il valait mieux…

« … trop que pas assez ; j'ai pris tout ce que je trouvais : une dizaine de choux, je ne sais pas combien de bottes de carottes, de poireaux et de navets ; tout de même j'ai été un peu effrayée quand j'ai vu le tas que ça formait. Tout ça m'avait pris plus d'une heure.

« Aussi je vous prie de croire que je n'ai pas flâné sur la route qui conduit aux baraques… au quartier général je veux dire. Comme j'y arrivais, j'ai été arrêtée par un factionnaire qui m'a crié : « Qui vive ? » Puis il a dit : « Ah ! c'est vous, la Bretonne du train…

« … Vous pouvez passer. » Je l'ai reconnu pour un de ceux que j'avais vus dans le tramway. J'ai reconnu aussi ses camarades qui se promenaient devant le quartier général. Ils avaient mis des uniformes, mais ça faisait de drôles de soldats, empêtrés de leurs fusils, et qui n'avaient guère l'air militaire.

« Ils m'ont dit : « Les chefs sont là-bas ; ils vous réclament. » J'ai été où ils m'indiquaient…

« … et cette fois, j'ai failli tomber de saisissement. Il y avait tout un groupe de généraux : c'étaient bien mes camarades du train ; je les reconnaissais, et en même temps je les voyais tout à fait pareils aux portraits des journaux. C'est étonnant qu'on puisse se changer comme ça !

29

« Faut-il que le danger des espions soit grand pour que les généraux se déguisent ainsi la figure ! Le général Joffre m'a dit : « Vous avez été longue ; vous avez manqué le défilé des troupes et la remise des décorations ; mais nous avons encore de belles choses à vous montrer. »

« Il s'est tourné vers l'Empereur et le marchand de café qui étaient tout près, celui-ci avec sa mécanique installée sur un sup-

port ; il leur a demandé : « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » Ils ont répondu : « L'arrivée des généraux étrangers au quartier-général des alliés. »

« Alors Joffre et Nivelle se sont mis tout seuls à une quinzaine de mètres ; ils ont crié : « Nous y sommes ; tourne la manivelle, marchand de café. » Et ils ont causé…

« … avec beaucoup d'animation, en faisant des gestes. Et puis, il est arrivé une auto avec le général Cadorna dedans. Il est descendu ; il a serré la main aux autres, il a causé avec eux.

« Ça a été la même chose pour Broussilof, Haig, le général belge, le Serbe et le Japonais, dont je ne sais pas les noms ; mais c'était toujours la même auto, avec le même conducteur qui changeait son costume à chaque fois. Ça m'a étonnée que ces grands chefs-là n'aient pas chacun sa voiture.

« Moi, j'étais restée près du marchand de café, qui tournait sa manivelle avec un sérieux et une attention comme si la victoire en dépendait. L'Empereur criait des commandements : « Joffre, un peu en avant… Cadorna, de profil… Resserrez le groupe… souriez. »

« Et tout le monde lui obéissait. J'ai fait réflexion que ça devait être un personnage bien puissant, encore plus puissant qu'un député. Il paraissait content. Il répétait : « Excellent tableau ; ça plaira au public. » Et puis il a crié : « Ça suffit ; repos ! »

« Tous sont venus près de lui. Il leur a distribué des cigarettes, et ils ont fumé et causé ensemble, y compris le marchand de café, ce que j'ai trouvé un peu familier de sa part. Mais j'avais vu tant

de choses surprenantes depuis le matin que je commençais à ne plus m'étonner de rien.

30

« Quand les cigarettes ont été finies, l'Empereur a crié : « Enchaînons… le temps passe. En place pour le conseil de guerre des alliés. » Les généraux se sont groupés et ont discuté autour d'une table sur laquelle des cartes étaient déployées.

« Je me suis un peu approchée et j'ai tendu l'oreille, pensant qu'ils devaient dire des choses bien intéressantes sur la guerre. Eh bien ! j'ai eu encore une surprise : ils parlaient du ragoût de mouton de leur hôtel, et se plaignaient qu'on y trouvait toujours des os et pas de viande.

« À ce moment, un coup de vent a enlevé la carte. J'ai couru après, et je l'ai rapportée. Je croyais bien faire, mais l'Empereur et le marchand de café se sont mis à crier après moi en disant : « Elle nous fait perdre deux mètres de… »

« Là ils ont dit un mot que je n'ai pas compris : quelque chose comme film. Heureusement les généraux ont pris ma défense. Ils ont dit : « Laissez-la tranquille, ça n'est pas une grande perte ; on va recommencer. » Ils ont repris leur discussion.

« Et puis ils se sont encore reposés, mais ils ne paraissaient pas contents comme au repos précédent. L'Empereur disait : « Il faudrait quelque chose de sensationnel pour le tableau final. J'ai beau chercher, je ne trouve pas d'idée. En avez-vous une ? » Non, ils n'en avaient pas non plus.

« Alors, ils ont dit : « Le traître en aura peut-être. » Ils l'ont appelé, et j'ai vu arriver ce vilain rouquin dont je n'aime pas la figure. Il leur a proposé je ne sais quoi : je n'entendais pas bien. Les autres hochaient la tête et disaient : « Ce n'est pas fameux. »

« Essayons toujours », a conclu l'Empereur. Il a fait allumer un feu ; un soldat a apporté une espèce de rocher qui m'a paru être en carton. Le général Joffre s'est assis dessus avec sa carte déployée sur son genou et le soldat s'est placé en sentinelle.

« L'Empereur a annoncé : « Le soir, au bivouac… Le général prépare la bataille du lendemain… Écrasé de fatigue, le général s'assoupit. Fais semblant de dormir, général…

« … Déjouant la surveillance du factionnaire, un Boche s'avance. »

Àce moment j'ai vu quelque chose de terrible : l'affreux rouquin, qui avait mis une grande barbe et un casque à pointe, arrivait en rampant et levait un poignard sur le général.

« Alors, en un clin d'œil…

31

« … j'ai sauté sur lui, je lui ai arraché son poignard…

« … j'ai roulé l'homme par terre…

« … et j'ai mis le pied sur son dos comme j'ai vu une fois un dompteur faire à un tigre méchant.

« Il m'a semblé que le marchand de café m'attrapait encore et recommençait à parler de film perdu ; mais l'Empereur lui a crié : « Tourne ta manivelle et tais-toi… C'est excellent, ça aura un succès fou. » Moi, j'étais si émue et énervée que j'ai fondu en larmes.

« Ils ont été bien gentils ; ils m'ont entourée, consolée, remerciée. Et puis, ils ont été remettre leurs vêtements civils, et on est repartis à la station. Ce qui a été le plus grand de mes étonnements, c'est que Joffre marchait à côté de cet affreux traître qui avait cherché à l'assassiner, et il l'appelait « Mon bon vieux ».

« À la station, ils ont été stupéfaits de la quantité de légumes que j'avais achetés. Bien sûr je n'aurais pas pu les porter toute seule ; ils m'ont aidée, non seulement là, mais à A… où ils ont eu la bonté…

« … de m'accompagner jusqu'à la maison et de me donner un coup de main pour ranger les légumes dans la cuisine ; il y en avait partout, par terre, sur les tables ; ça ressemblait à un étalage de marchande.

« En me quittant, l'Empereur m'a dit : « Mademoiselle, en remerciement de ce que vous avez fait, voici des places réservées pour la représentation de demain au Grand Cinéma national. C'est une première qui vous intéressera ; ne manquez pas de venir. »

« Je suis restée toute bête, les billets à la main, me demandant si je n'avais pas rêvé, et ce qu'il pouvait y avoir de commun entre le cinéma, l'Empereur et tous ces grands chefs.

32

« Quelques minutes après mon retour, ma maîtresse est rentrée en compagnie de M Ferluyr, qui avait été la chercher à l'hôpital. Elles m'ont trouvée en train de mettre de l'ordre dans la cuisine qu'on avait un peu salie.

« Madame a levé les bras au ciel en disant : « Que de choux, de carottes, de navets !... J'attendais de quoi faire un pot-au-feu, et il y a là assez pour nourrir un régiment. »

« La logeuse m'a demandé : « Probable que vous aviez une voiture pour trimballer tout ce chargement ? » — « J'avais bien mieux, que j'ai répondu : j'avais le général Joffre, le général Nivelle, et puis Cadorna, Broussilof, Douglas Haig, l'Empereur et le marchand de café. »

« Elles se sont regardées d'un air stupéfait. M Ferluyr a gémi : « Tristesse et calamité ! C'est sa maladie qui la reprend, ses microbes qui la travaillent !... Faut recommencer à la soigner. » Déjà elle prenait un pot de tisane qui bouillait sur un coin de son fourneau.

« J'ai eu peur qu'on veuille de nouveau me condamner au repos, à la diète et aux tisanes ; je me suis sauvée ; toute la journée, je me suis promenée dans la ville en causant avec les uns et les autres pour voir s'ils étaient au courant de la tentative d'assassinat du général Joffre.

« Personne n'en avait entendu parler. Le soir, ma maîtresse m'a fait asseoir près d'elle avec mon tricot, et elle m'a dit de lui raconter ce qui m'était arrivé. J'ai fait mon récit sans passer le...

« … plus petit détail. Elle souriait de temps en temps, en répétant : « Je crois que je devine. » Quand j'ai parlé de l'invitation au cinéma, elle a fait : « C'est bien ça ; j'avais deviné » ; et elle a dit à la logeuse, qui rôdait autour de nous : « Tranquillisez-vous : Bécassine a toute sa raison. »

« Le lendemain, j'ai reparlé du cinéma. Madame a dit : « J'irai avec vous. Pour rien au monde je ne manquerais ce spectacle. Et nous emmènerons M Ferluyr. » Quand nous sommes arrivées et que j'ai présenté mes billets, le contrôleur a dit qu'il était prévenu et qu'il allait nous donner…

« … les meilleures places. Une ouvreuse nous a installées au premier rang ; avec tout ce qu'il fallait, des petits bancs, des programmes. J'étais gênée d'être servie comme ça ; j'ai pas l'habitude.

33

« Le commencement du spectacle, c'étaient des scènes sans importance. Je me demandais pourquoi on nous avait invitées, mais pendant l'entr'acte, l'ouvreuse m'a dit : « Ça va être maintenant le plus intéressant : première représentation de l'Exploit d'une Française, scènes militaires. »

« Ça a commenté, et qu'est-ce que j'ai vu ? Exactement ce que je viens de vous raconter : l'arrivée des généraux, le conseil de guerre, et puis ma bataille avec le traître. De me reconnaître sur l'écran, ça m'a produit un effet ! Je me suis levée en criant : « Mais c'est moi ! » Le public hurlait : « Silence ! Assise ! ». L'ou-

vreuse est venue me supplier de ne pas faire un escandale ; Ça m'a calmée et la représentation s'est terminée au milieu d'applaudissements à faire crouler la salle.

« Nous allions partir, mais le contrôleur est venu, nous a tiré un salut d'ambassadeur, et nous a dit : « La direction prie ces dames de lui faire l'honneur d'accepter une tasse de thé au foyer des artistes. — Nous acceptons avec grand plaisir » a dit Madame, en souriant de son joli sourire.

« Moi, j'étais un peu vexée d'avoir pris pour des grands généraux des gens qui ne sont que des acteurs de cinéma. Ils étaient tous au foyer. L'Empereur, qui est le chef de l'entreprise, a fait un petit discours très gentil : des excuses de m'avoir mise dans le tableau sans permission, des remerciements.

« J'ai demandé : « Le marchand de café, qu'est-ce que c'est ? — C'est le photographe. » Madame les a félicités de leur succès. « Cependant, a-t-elle ajouté, ce général en chef qui travaille en plein air, si près des lignes ennemies, ce traître qui parvient jusqu'à lui, cette Bretonne qui sort on ne sait d'où…

« … ça n'est guère vraisemblable. — Dites que c'est absurde, Madame, a riposté l'Empereur. Plus une scène est absurde, plus elle a de succès au cinéma. C'est parce que je ne crains pas l'absurde que je réussis au point qu'on m'appelle l'Empereur… l'Empereur du cinéma. » Le général Joffre s'est avancé…

« … et il a dit : « Quand je pense que je dois figurer dans ces absurdités, moi, un artiste ! Moi Onésime Matuvu, premier prix de Conservatoire ! Mais il faut vivre… C'est la guerre… Ah ! tristesse ! »

« … Et calamité ! » a ajouté M Ferluyr en sortant le nez de sa tasse de thé. »

34

Au milieu de la nuit qui suivit la séance de cinéma, Bécassine fut réveillée en sursaut par M Ferluyr. « Descendez vite à la cave, lui criait la bonne dame au comble de l'agitation ; voilà les zeppelins ; c'est plein de zeppelins. »

Bécassine n'est pas peureuse. Malgré qu'on entendît de formidables détonations, elle s'enveloppa chaudement, sortit de la malle sa coiffe du dimanche, son stylo, le cahier contenant ses mémoires, une boîte en coquillages gagnée à une loterie…

… quelques autres bibelots auxquels elle porte une grande tendresse. Elle s'en chargea, descendit sans hâte l'escalier, y perdit beaucoup de temps parce qu'elle laissa tomber les objets qu'elle portait. Enfin, elle arriva à la cave.

Elle y trouva la jeune M de Grand-Air et les dames anglaises, pensionnaires de la maison. Elles avaient installé une petite table à jeu et faisaient un bridge. Leur calme contrastait avec l'agitation de la logeuse, qui, à demi-morte de peur…

… s'était effondrée sur un casier à bouteilles et répétait, dix fois par minute, son sempiternel : « Tristesse et calamité ! » Bécassine, toujours bonne, déboucha une bouteille, en fit boire, en guise de cordial, la moitié à M Ferluyr…

… et s'adjugea l'autre moitié, pour qu'elle ne fût pas perdue. À ce moment, retentit la sonnerie de fin d'alerte. On devait savoir, plus tard, qu'il n'était venu qu'un dirigeable, et qu'il avait fait plus de bruit que de mal. Chacune regagna son lit.

Vers huit heures du matin, Bécassine, qui réparait les fatigues de la mauvaise nuit, fut réveillée par une série de coups frappés au rez-de-chaussée si violemment qu'ils ébranlaient la maison. Tout engourdie de sommeil, elle se dressa sur son lit et dit : « Allons bon, voilà leur sale mécanique…

« … de zeppelin qui revient… Tant pis, je ne descends pas ; j'ai trop envie de dormir. » Et elle allait repiquer un somme, quand sa maîtresse parut dans sa chambre. « Eh bien ! Bécassine, dit-elle, vous n'entendez donc pas ? Depuis un quart d'heure, quelqu'un frappe à la porte. »

Bécassine se leva en hâte, fit une toilette sommaire, et se précipita. Nous devons avouer qu'encore somnolente, elle se sentait pleine de malveillance contre l'inconnu qui la dérangeait, et qui frappait en ce moment avec une vigueur redoublée. Elle ouvrit brusquement…

35

… reçut dans les jambes un coup de pied destiné à la porte, poussa un cri auquel répondirent des excuses balbutiées et un aboiement. Tout à fait réveillée cette fois, elle regarda et se vit en présence d'un petit fantassin qui portait un gros paquet et qui souriait d'un air embarrassé.

« Eh bien, dit Bécassine, vous en faites du bruit à vous tout seul ! Je vous avais pris pour un zeppelin. — Y a pourtant pas de ressemblance. — Y en a par le bruit… Pourquoi que vous tapiez avec les pieds ? — À cause que mon paquet m'occupait les mains. »

Tout en parlant, Bécassine, qui déborde de sympathie pour tous les soldats, avait conduit celui-ci à la cuisine, et l'avait fait asseoir devant une collation improvisée. Elle reprit la conversation : « Expliquez-moi, militaire, pourquoi que vous ne l'avez pas lâché, votre paquet ? »

« — Parce qu'il se serait sauvé. Vous allez voir. » Il posa le paquet par terre ; celui-ci commença à s'agiter en tous sens ; et il en sortait de vagues grognements. « Tristesse et calamité ! cria M Ferluyr qui venait d'entrer ; n'y touchez pas, mam'zelle Bécassine ; c'est le diable. — Je crois plutôt que c'est un enfant. »

Le soldat rattrapa l'étrange colis et dit : « C'est ni un diable ni un enfant. C'est un chien. J'ai dû le ficeler, vu qu'il y a pas plus frétillant et fuyard. Je vas vous le montrer. » Il défit le paquet, et une bête bizarre apparut.

C'était un chien à grosse tête carrée, à l'expression renfrognée et bougonne ; son crâne dénudé présentait une sorte de verrue en forme de clou. « C'est un chien boche, expliqua le soldat. Nous l'avons appelé Hindenburg, à cause…

« … qu'il ressemble à leur fameux maréchal. Même qu'il a un clou comme ceux qu'ils plantent dans sa statue de bois… Fais le beau, Hindenburg. » Le chien fit le beau, puis esquissa avec sa patte le salut militaire. M Ferlyur se pâma ; mais Bécassine cria avec indignation :

« Vous êtes pas fou de m'amener une bête boche, et qui porte ce sale nom ! — Vous mettez pas en colère, mam'zelle, répliqua le soldat. C'est mon camarade Zidore qui m'a chargé de vous l'apporter. Il est laid (pas Zidore, le chien), mais c'est une bonne bête ; je vais vous raconter comment on l'a eu. »

Il s'assit ; Bécassine et M Ferluyr l'imitèrent ; il but une gorgée de vin, claqua sa langue, déclara que les Boches n'en avaient pas de pareil, puis, voyant son auditoire attentif, il commença son récit.

36

« Faut vous dire, madame, et mademoiselle commença le petit soldat, que je m'appelle Évariste, et que ZIdore et moi, on est une vraie paire d'amis. On s'est connus quand il a passé dans l'infanterie, pour être avec le lieutenant de Grand-Air. Le jour de son arrivée, il m'a dit : « T'as une tête qui me plaît. »

« Je lui ai répondu : « La tienne, elle me revient pareillement. » On s'est serré les mains, et on a senti que c'était, entre nous, à la vie à la mort. J'aurais pu être jaloux, vu qu'il me remplaçait comme ordonnance du lieutenant ; mais la jalousie, c'est pas au nombre de mes défauts.

« On s'est arrangés ; on astiquait chacun une botte du lieutenant ; pendant que l'un reprisait la tunique de notre officier, l'autre, rafistolait sa culotte. Quelquefois, le lieutenant nous disait : « Ce n'est pas réglementaire, je n'ai droit qu'à un ordonnance, et m'en voilà deux. »

« On le laissait causer, et on avait plaisir à travailler pour lui, vu que le lieutenant de Grand-Air, c'est un officier comme y a pas meilleur. Quand on était au cantonnement de repos, on lui cuisinait, nous deux, des petits plats à se lécher les doigts. Ah ! c'était le bon temps !

« Un jour, quelques semaines après le mariage de M. de Grand-Air, Zidore m'a dit : « Va falloir se séparer, mon vieux. Mon lieutenant est envoyé auprès des grands chefs et il m'emmène. » On s'est embrassés et, je peux bien l'avouer, quoique ça soit drôle pour des soldats, on pleurait pareil des fontaines. »

Àcet endroit de son récit, Bécassine interrompit brusquement Évariste : « Puisque vous aimez tant mon petit Zidore, lui dit-elle, vous êtes mon ami, et il faut que je vous embrasse comme il a fait. » Évariste se laissa embrasser. Après ce touchant intermède…

… il reprit : « Les semaines d'après ont été pour moi les plus mauvaises de la guerre. On était en tranchées, vers la Somme, tout près des Boches. Il n'arrêtait pas de pleuvoir ; et rien à faire, pas la plus petite attaque pour se distraire ; on ne se fusillait même plus.

« Un jour, j'essayais de dormir dans l'abri pour oublier mon ennui. Tout d'un coup, j'entends du bruit, des rires et une voix ; il me semble reconnaître celle de Zidore. Comme vous pensez, j'ai pas été long à sauter sur mes pieds et à courir dans la tranchée.

« C'était bien mon copain. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre ; et puis il nous raconte que son lieutenant est tout près, au quartier général anglais, que lui a du temps libre, et qu'il pro-

fitera du voisinage pour venir souvent nous voir. Et tout de suite, il ajoute :

37

« Faut faire une farce aux Boches. » Les farces, vous savez que c'est son fort. En un tournemain, il fabrique un mannequin ; il le dresse au-dessus du parapet. De la tranchée d'en face, on le prend pour un de nous ; on tire dessus je ne sais combien de cartouches. Ça nous amusait de voir qu'ils dépensaient…

« … comme ça leurs munitions pour rien. Mais ils n'ont pas été longs à éventer la farce ; ils ont voulu nous en faire une à leur tour. Nous avons vu paraître sur leur glacis un drôle de petit soldat, qui faisait des sauts de tous les côtés. On ne distinguait pas bien parce qu'il y avait du brouillard.

« Nous avions déjà le fusil à l'épaule quand ZIdore nous crie : « Ne tirez pas, c'est un chien ! » Et ça montre une fois de plus la férocité de ces bandits de Boches. Nous, on fait des farces drôles et pas méchantes ; la leur de farce, c'était de faire tuer ou blesser une pauvre bête inoffensive.

« Mais alors, il s'est passé quelque chose d'inattendu. Tout d'un coup, le chien leur a échappé ; il s'est mis à courir vers nous. Il a sauté dans notre tranchée ; il nous a fait des amitiés à n'en plus finir, et, depuis, il ne nous a plus quittés.

« Probable que la conduite de ses anciens patrons l'a égoûté : il est enragé contre eux. Quand nous prenons un prisonnier, il se jette sur lui et lui mord les mollets. D'autres fois, il grimpe sur le

parapet et il aboie comme un furieux vers les Boches. Alors Zidore m'a dit : « Ce chien-là…

« … il finira par se faire tuer. Puisque tu vas en permission, porte-le donc à mam'zelle Bécassine. » J'ai fait la commission et je vous demande, mam'zelle, si vous voulez vous charger du chien. »

L'histoire contée par Évariste avait entièrement changé les sentiments de la brave fille. Elle caressa Hindenburg, qui se laissa faire de la meilleure grâce.

Mais, au bout d'un instant, il se dressa, courut vers la porte en faisant entendre des jappements joyeux. « C'est drôle, dit Évariste, c'est la cérémonie qu'il fait toujours quand vient Zidore, qui est celui de nous tous qu'il aime le plus. Pourtant, Zidore ne devait pas avoir de permission. » Comme il disait ces mots…

… la porte s'ouvrit et Zidore parut : « Bonjour, la compagnie, cria-t-il. On part pour l'Angleterre. Ordre arrivé ce matin. Madame vient avec nous. Vous aussi, mam'zelle Bécassine. Allez vite faire les malles… Paraît que c'est interdit d'entrer des chiens chez les Anglais. Faudra tout de même tâcher moyen d'emmener Hindenburg. »

38

« Ça a été un beau branle-bas pour préparer le départ. M. Bertrand avait dit que les malles devaient être finies à l'heure du dîner. On s'y est tous mis, lui, Madame, Zidore, moi, et aussi M Ferluyr.

« Ce n'est pas qu'elle nous ait beaucoup aidés. Elle a de la bonne volonté, mais elle n'est guère vive, et elle aime tant la propreté qu'à chaque objet qu'elle prenait, elle s'arrêtait pour le brosser, l'astiquer ou le recoudre. Je ne blâme pas ça, mais y a temps pour tout.

« Et puis, tout d'un coup, elle a cessé même de brosser et d'astiquer. Elle s'est laissée tomber sur une pile de robes de Madame, que je venais de bien plier, (Vous pensez si ça les a arrangées !) et elle a fondu en larmes. On lui a demandé ce qui lui prenait.

« Elle a gémi, à travers ses sanglots : « Tristesse et calamité !... C'est de penser que je ne vous verrai plus jamais, parce que sûrement les sous-marins boches vont couler votre bateau. » On a beau ne pas être peureux, ça fait quelque chose d'entendre des mots comme ça la veille de s'embarquer.

« Heureusement, Monsieur nous a assuré qu'il n'y avait rien à craindre. Et Zidore, qui mettait à ce moment-là je ne sais combien de boîtes de cigarettes dans le sac du lieutenant, a dit : « C'est des cigarettes à bout de liège, ça sera bien utile en cas de naufrage. » Ce petit, il a toujours le mot pour rire !

« Vers sept heures, le travail était terminé. J'allais descendre dîner à la cuisine, mais Zidore m'a retenue. Il a pris un air mystérieux et il m'a dit : « Maintenant que nous sommes tous les deux, occupons-nous d'Hindenburg. »

« Je l'avais tout à fait oublié. En entendant son nom, il est venu se frotter à nous et se faire caresser. Il n'est pas beau, mais, décidément, c'est un brave chien.

« Voilà, a continué Zidore, ce que j'ai pensé pour l'emmener en Angleterre sans que personne s'en doute. Regardez, je le mets dans le panier en osier qui sert pour le linge ; dans les moments dangereux, on tassera dessus une couverture de voyage…

39

« … tenez, comme je fais là ; et les douaniers n'y verront que du feu. » Nous avons fermé le panier et nous sommes restés un peu à le regarder. Hindenburg s'est d'abord démené comme un diable, et puis il s'est calmé. Dame ! Dans les tranchées il a appris à se tenir immobile, sans avoir toutes ses aises.

« J'ai fait l'essai de porter le panier en mettant la bretelle sur mon épaule. C'est lourd, mais Zidore m'aidera. Après tous ces essais, nous sommes allés dîner.

« Le lendemain, le départ était à huit heures du matin. Il y avait beaucoup de monde à la gare pour dire adieu à nos maîtres : des infirmières, amies de Madame, des officiers, camarades de Monsieur, et même un général !

« Nous, comme de juste, on se tenait respectueusement un peu à l'écart. Alors, j'ai eu une surprise : j'ai vu venir le major Tacy-Turn. Ça m'a fait plaisir : il est si courageux et si bon malgré son air froid ! Je lui ai fait un beau salut.

« Il est venu droit à moi. Il était plus raide que jamais, et il parlais encore plus difficilement : c'est toujours comme ça quand il est ému. Il m'a dit : « Venu… pour vous. Secouons les mains. » Et il m'a donné une poignée de main à me décrocher les poignets.

« Et puis il a repris : « Quand serez… Londres… vous prie porter hommages à miss Grace… ma fiancée… Adresse sur cette enveloppe… Et lui donner… ça. » Ça, c'était une toute petite fleur qu'il a tirée de l'enveloppe et qu'il a regardée comme s'il avait envie de pleurer.

« Il a dit encore : « Cueillie pour elle… sur champ de bataille… Crains que la poste la perde. » Et puis il a de nouveau secoué les mains avec moi et avec Zidore que je lui ai présenté. Et il est parti de son même pas long et tranquille.

« Je suis restée tout étonnée et émue de cette petite scène. Mais le train entrait en gare. Je n'ai eu que le temps de ramasser mes bagages et de sauter avec Zidore dans un wagon de seconde classe, juste derrière celui de première où montaient nos maîtres.

40

« Le train n'avait que deux minutes d'arrêt. Il est reparti avant que j'aie pu caser tous mes bagages. Comme j'étais debout, les bras levés et chargés de paquets, la secousse m'a fait perdre l'équilibre.

« J'ai dégringolé sur un gros territorial ; j'ai failli l'assommer avec mes colis. Je me suis excusée poliment. Il a été gentil ; au lieu de crier, il a ri, et il a dit : « J'aime encore mieux que ça soit vous qui me tombiez dessus qu'un obus de 420 ! »

« Mais je me suis aperçue d'un désastre : le panier d'Hindenburg s'était trouvé pris entre le militaire et moi ; il était tout dis-

loqué. On l'a rafistolé comme on a pu avec des bouts de ficelle que les voyageurs nous ont donnés.

… « C'est grave, disait Zidore ; ce chien qui est si coureur ! Ça ferait du vilain s'il se sauvait au moment d'embarquer. Faudra y veiller. » La réparation terminée, Hindenburg s'est remis de lui-même dans son panier. Il s'y tenait debout, avec la tête sortie et les pattes appuyées au bord.

« Il avait l'air aimable et il faisait des espèces de sourires. C'est toujours comme ça, paraît-il, quand il voit des soldats français. Nous avons raconté son histoire. Elle a intéressé tous nos compagnons. Ils l'ont caressé et lui ont donné des friandises.

« Il n'y à pas grande distance entre A… et le port où nous allions nous embarquer. Un peu avant qu'on y arrive, M. Bertrand a ouvert la porte de notre compartiment. Vous pensez si nous nous sommes pressés de couvrir Hindenburg, puisque nous n'avions pas dit à nos maîtres que nous l'emmenions.

« Certainement, ce n'était pas bien de nous cacher ainsi d'eux, mais je ne l'ai compris que plus tard. Monsieur nous a appelés dans le couloir. Là, il nous a remis nos sauf-conduits. Il nous a recommandé de bien rester près de lui et de Madame, à la descente du train…

« … et aussi de bien surveiller notre langue, parce que, dans les ports, il y a beaucoup d'espions. « Vous surtout, Bécassine, qu'il a dit, soyez prudente ; si des inconnus vous interrogent, le mieux sera de ne pas leur répondre. » J'ai promis, et je suis revenue rassembler mes paquets.

« On entre en gare ; je descends vivement, et je me mets à suivre Monsieur et Madame. Ça n'était pas commode : il y avait de la foule, j'étais empêtrée de tout ce que je portais, et surtout de mon panier qui me tapait dans les jambes.

41

« Je me trouve un peu retardée pour donner mon billet, et pour montrer le sauf-conduit au gendarme de service. Je presse le pas quand cette cérémonie est terminée, mais à ce moment-là, un individu qui ne marquait pas trop bien s'approche et m'offre de m'aider, de me guider.

« Il me pose un tas de questions indiscrètes : si je vais en Angleterre, si je n'accompagne pas un officier… Je ne lui réponds pas un mot ; et je le regarde d'un air… enfin de l'air que je prends dans les grandes occasions.

« Seulement, je n'ai pas pu le conserver longtemps, mon air des grandes occasions, parce qu'Hindenburg s'est mis à gronder, à se remuer comme un furieux. Tout à coup, il a poussé de toutes ses forces le couvercle, qui a sauté.

« Il a bondi hors du panier. Je ne le reconnaissais plus tant où avait l'air féroce. Il s'est jeté sur l'homme et il a happé le pan de sa veste.

« L'homme a pu le lui arracher, et s'est sauvé : le chien a couru après l'homme.

« Moi, j'ai couru après le chien.

« Je criais de toutes mes forces : « Hindenburg !... Hindenburg !... Arrêtez Hindenburg ! » Vous devinez l'émotion que ça produisait dans cette ville où tout le monde ne pense qu'à la guerre et aux espions. Tout d'un coup, j'ai vu l'homme par terre et mon chien qui lui sautait à la gorge...

« Ça m'a tellement remuée que j'ai à demi perdu connaissance. Quand je suis revenue à moi, deux agents m'emmenaient. Un d'eux disait à un camarade : « Ça doit être un chien de police ; l'homme qu'il a fait arrêter est un Boche qu'on recherchait...

« ... depuis longtemps. » L'autre agent a répondu : « Savoir si cette femme-là n'est pas sa complice. » Ça m'a paru terrible, ce soupçon, mais j'ai senti quelque chose de chaud sur ma main ; j'ai regardé : c'était Hindenburg qui nous avait rejoints et qui me léchait ; ça m'a rendu tout mon courage.

42

Les agents conduisaient Bécassine vers le poste de police. L'un d'eux, qui était petit, maigre, de teint jaune et d'air rageur, lui dit : « Si vous êtes reconnue complice du Boche, votre compte est bon : fusillée. » Et Bécassine faillit s'évanouir de nouveau.

Mais l'autre agent gourmanda son camarade : « C'est-y des manières de parler à une demoiselle, dit-il, surtout quand elle a, comme celle-ci, une bonne figure ! » Rassurée, Bécassine mit dans son regard la reconnaissance dont son cœur débordait.

On arrivait au poste. La prévenue et ses gardiens suivirent un couloir, puis s'arrêtèrent devant une porte, sur laquelle s'étalait

cette inscription : Bureau des suspects, M. Proey-Minans, directeur. « Proey-Minans !… monologue Bécassine, je connais quelqu'un de ce nom-là. Où donc c'est-y que j'ai rencontré…

« … un monsieur Proey-Minans ? » Soudain, les souvenirs lui revinrent en foule. Elle se rappela qu'au début de la guerre elle avait été conduite à Paris, en auto, par M. Proey-Minans, homme fort savant, se consacrant à l'étude des caractères d'après les bosses du crâne…

… homme très myope, très distrait, très bienveillant, et grand ami de M de Grand-Air. S'adressant à Hindenburg, qui s'étais assis philosophiquement, elle lui dit : « Si c'est le même, nous ne serons pas fusillés. »

Au coup discret frappé par le gros policier, une voix si douce qu'on l'entendait à peine répondit d'entrer. Ils obéirent. Celui à qui appartenait la voix travaillait, à demi-caché par des livres amoncelés sur son bureau et par un buste phrénologique.

Il demanda : « Vous m'amenez un suspect ? — Une suspecte, rectifia le gros gardien. — Est-elle dangereuse ? — Douce comme l'agneau qui vient de naître. — Qu'elle s'asseye sur cette chaise, tout près de mon bureau. Je m'occuperai d'elle dans un instant. » Bécassine s'assit.

Cependant notre héroïne s'était penchée pour voir celui de qui son sort dépendait. Elle n'eut pas de peine à le reconnaître Prenant de nouveau Hindenburg pour confident, elle lui dit : « Ça va bien, c'est mon Monsieur. »

43

Sans doute le chien prit ces mots pour un appel. D'un bond, il sauta dans son panier, dont, à travers tant de péripéties, sa maîtresse ne s'était pas séparée. Il s'y établit debout, dans sa pose favorite. Des pattes, il s'appuya au bord du bureau ; sa grosse tête était toute voisine de celle de Bécassine.

M. Proey-Minans écrivait toujours. Par instants, il se soulevait, consultait le buste phrénologique, puis il revenait à son manuscrit. Cédant à sa curiosité scientifique, il étendit la main gauche dans la direction où il savait que se trouvait la suspecte.

Ce fut le crâne d'Hindenburg qu'il rencontra. Il le palpa, distraitement d'abord, peu à peu avec plus d'attention. Prenant ce geste pour une caresse, le chien se laissait faire, ronronnait béatement.

M. Proey-Minans poussait son examen manuel. Sa figure exprimait maintenant un intérêt immense. Il se leva, et, aussi solennel que s'il s'était adressé à un nombreux auditoire, il dit : « La phrénologie, quelle admirable science ! On m'amène une suspecte ; je ne l'ai pas regardée, je ne l'ai pas interrogée…

« … Et pourtant je sais qu'elle est coupable. Son crâne a parlé pour elle : c'est une Boche ! » Il aurait sans doute continué sa conférence, mais à ce moment, Hindenburg, qui aimait beaucoup qu'on lui grattât le crâne, sauta sur le bureau, se dressa, et de sa large langue…

… débarbouilla le savant. « Qu'est-ce à dire, s'écria M. Proey-Minans, suffoqué d'indignation… Gardes, saisissez cette impertinente. » Les gardiens s'approchèrent, en ayant grand'peine à

conserver leur sérieux, et délivrèrent le savant des effusions d'Hindenburg.

Jamais Bécassine ne s'était aussi follement amusée. D'un violent effort, elle se domina, et, entre deux crises de rire, elle cria : « Excusez M'sieur… Ce n'est qu'un chien, il n'a pas voulu vous manquer de respect. — Je connais cette voix », dit le savant. Il assujettit son pince-nez…

… y ajouta des lunettes, s'approcha à toucher Bécassine, et il s'écria : « Je vous reconnais. Vous êtes la bonne de mon excellente amie M de Grand-Air. Que faites-vous ici ? Qu'y fait ce chien ? Expliquez-moi, je vous prie, mon enfant, cette mystérieuse aventure. »

44

Bécassine raconta sans en rien omettre les événements que nous connaissons. M. Proey-Minans l'écoutait avec un vif intérêt. Quand elle eut terminé, il lui dit : « Que d'aventures vous avez traversées, mon enfant ! Elles ont dû modifier votre crâne. Retirez votre coiffe, je vous prie. »

Il lui palpa la tête, se reporta à la fiche qu'il avait rédigée lors de leur précédente rencontre, et déclara : « Je le pensais bien ; la bosse du courage s'est développée ; également celle de l'ingéniosité. Ah ! la phrénologie !… Quelle science… » Il congédia les gardiens…

… puis entreprit de raconter à Bécassine comment il avait été pourvu de son emploi policier. « Mais, d'abord, lui dit-il, enfer-

mez Hindenburg dans son panier. Je ne saurais supporter la vue d'un boche, même chien. » Bécassine, à regret, enferma son compagnon.

« J'étais désireux de servir mon pays, reprit M. Proey-Minans. Ne pouvant le faire par les armes, je me rendis à un ministère nouvellement créé, le ministère de l'Utilisation des Aptitudes. Une foule nombreuse s'y pressait. Je montrai ma carte à un huissier…

« … et grâce à mon titre de membre de plusieurs académies, cet homme, respectueux de la science, m'introduisit fort aimablement dans le salon d'attente du ministre. J'eus le plaisir d'y trouver deux personnes de ma connaissance, venues comme moi pour offrir leurs services.

« C'étaient M. Gradouble, mon charcutier, et un de mes amis, ingénieur fort distingué, qui dirigeait avant la guerre une importante fabrique de ressorts à boudin. Nous nous serrâmes la main, et tous trois ensemble nous entrâmes chez M. le Ministre.

« Quel homme charmant que M. le ministre de l'Utilisation des Aptitudes ! Et quel homme distingué ! Bien entendu, je n'ai pas pris la liberté de tâter son crâne, mais je l'ai observé à loisir pendant la conversation, ce qui me fut facile, car il est entièrement chauve.

« C'est un beau crâne : il a cette particularité, que j'ai remarquée sur beaucoup de crânes ministériels, de ne présenter aucune bosse.

M. le Ministre nous écouta fort complaisamment.

45

« Tandis que nous prenions congé, il nous dit : « Soyez assurés que vos aptitudes seront utilisées au mieux des intérêts du pays. » — Et comment qu'elles l'ont été ? questionna Bécassine. — Ces deux photographies, riposta M. Proey-Minans, vont vous en instruire. »

L'une des photographies représentait un homme entouré de jambons, de langues, de hures, et qui s'activait à la fabrication d'un cervelas. « C'est M. Gradouble ? dit Bécassine. — Non, fit M. Proey-Minans, c'est l'ingénieur : comme fabricant de ressorts à boudin, on l'a mis dans la charcuterie. Gradouble, ajouta-t-il en tendant l'autre photographie…

« … vous le voyez représenté ici : il est observateur dans un de ces nouveaux ballons qu'on appelle des saucisses. Peut-être penserez-vous, mon enfant, qu'il eût mieux valu placer l'ingénieur dans l'aérostation, le charcutier dans la charcuterie, et moi-même, en raison de ma myopie, dans un autre emploi…

« … que la recherche des espions. Si M. le Ministre ne l'a pas fait, c'est qu'il avait ses raisons. Gardons-nous des vaines critiques, mon enfant. » Animé par son sujet, M. Proey-Minans s'était levé. D'un geste familier aux conférenciers, il saisit le gobelet qui lui sert d'encrier, et, le prenant pour un verre…

… d'eau sucrée, le porta à ses lèvres. Bécassine intervint juste à temps pour l'empêcher de boire. À ce moment, le mugissement d'une sirène retentit : « Le bateau pour l'Angleterre qui annonce son départ », dit M. Proey-Minans avec calme. Bécassine bondit :

« Le bateau pour l'Angleterre ! cria-t-elle. Je n'y pensais plus. Et mes maîtres qui m'attendent, qui ne savent pas ce que je suis devenue ! — Courons », dit M. Proey-Minans. Ils coururent. Hindenburg avait pu sortir de son panier et galopait en avant d'eux. Mais quand il arrivèrent au port, le paquebot venait de quitter son appontement.

Àl'arrière, Bertrand de Grand-Air, sa femme et Zidore levaient des bras désespérés. Ils crièrent leur adresse à Londres, que M. Proey-Minans nota soigneusement. Puis il consola Bécassine en lui disant qu'il y aurait un autre bateau, le surlendemain. Tandis qu'ils revenaient, ils croisèrent,…

… encadré de deux gendarmes, l'homme qui avait été la cause première de tous ces incidents. « C'est un dangereux espion, dit M. Proey-Minans, et c'est Hindenburg qui l'a fait prendre. Cela me raccommode avec ce chien boche : laissez-le moi, mon enfant ; vous auriez des ennuis sans nombre si vous cherchiez à le faire entrer en Angleterre. »

46

« Après les aventures qu'on vous a racontées, j'ai passé deux jours bien tranquille à attendre le départ du bateau pour l'Angleterre. Presque toute la journée, j'étais dans le bureau de M. Proey-Minans. Il a essayé de m'apprendre la phrénologie. Entre nous, je n'y ai pas compris grand'chose…

« Je confondais toutes les bosses. Le jour du départ, ce bon M. Proey-Minans a eu la gentillesse de m'accompagner à bord et

de me recommander au capitaine. J'étais émue de me séparer de lui. Et puis, j'étais émue aussi à cause des sous-marins.

« Ça n'était pas précisément de la peur, mais quelque chose d'approchant. Le capitaine m'a assuré qu'il n'y avait pas de danger, vu qu'il avait de bons guetteurs et un canon pour tirer sur les pirates. Je lui ai proposé de guetter aussi.

« C'est ça, qu'il a dit en m'installant à l'avant, près du canon ; guettez bien ; vous me préviendrez si vous voyez le père Iscope. » Je suppose que ce père Iscope, dont on parle tant, c'est un assassin dans le genre de ce vieux forban de Zeppelin. Pendant toute la traversée, j'ai écarquillé mes yeux.

« … mais je n'ai vu ni père ni fils Iscope, ni personne de leur famille. On est arrivé vers le soir à un port anglais dont je ne vous dirai pas le nom. (Taisons-nous ! Méfions-nous !!!) Là, il a fallu passer à la douane, à la police, et puis attendre pas mal de temps le train pour Londres.

« Dans le compartiment où je suis montée, nous étions empilés comme des sardines. Des soldats permissionnaires surtout. J'ai essayé de causer ; mais ils répondaient tout juste : « Aoh !… Yes… Nô… » Et, au bout d'une demi-heure, tout le monde dormait, excepté moi qui n'ai pas pu fermer l'œil.

« Probable que les émotions de la journée m'avaient énervée. Aussi, quand on est arrivé, vers huit heures du matin, j'étais bien fatiguée. J'ai fouillé toutes mes poches, à la recherche d'un bout de papier sur lequel M. Proey-Minans avait écrit l'adresse de la maison de mes maîtres et les rues à prendre…

« … pour y aller. Déjà je croyais l'avoir perdu, et j'étais toute désolée, quand je me suis rappelé que je l'avais fourré sous ma coiffe. C'est souvent comme ça : je prends tellement de précautions pour ne pas égarer mes affaires que j'ai toutes les peines du monde à les retrouver.

47

« Me voilà donc partie, tenant ma valise d'une main, mon panier de l'autre, le nez en l'air, à chercher les écriteaux des rues. Elles ont des noms difficiles à lire et qui se terminent toujours par Street. Ça n'est pas commode ; aussi je me suis embrouillée et complétement perdue.

« J'ai demandé mon chemin à des passants en leur lisant mon papier. Faut croire que je prononçais mal, car ceux qui parlaient français me répondaient ; « Connais pas. — Existe pas », et ils filaient. Du reste, c'est étonnant comme tout le monde, à Londres, marche vite et paraît pressé.

« Je me suis dit : « Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de prendre une voiture. » Juste à ce moment, j'en ai vu une arrêtée sur la place où je me trouvais, une drôle de voiture, avec le cocher perché par derrière. Y a que les Anglais pour avoir des inventions pareilles !

Je me suis mise sur la pointe des pieds, j'ai tendu mon papier au cocher. Il a lu, et puis il a fait tout un discours où je ne comprenais pas un mot ; et il gesticulait en montrant tout le temps le

coin d'une rue, de l'autre côté de la place. Ça commençait à m'agacer parce que des gens s'étaient arrêtés et riaient.

« Alors, je suis montée dans la voiture, je me suis installée ; et, vu que j'étais éreintée de ma mauvaise nuit et d'avoir trotté dans Londres, je me suis aussitôt endormie comme une bienheureuse. Je crois que mon somme aurait duré toute la journée…

« … si je ne m'étais pas sentie tirée par les bras. Je me suis éveillée, j'ai regardé ; on était sur la même place, mais de l'autre côté, à l'endroit que le cocher m'avait montré en faisant son discours. Et c'était le cocher qui me secouait, en même temps qu'un soldat qui avait une bonne figure.

« Le soldat m'a dit : « Descendez, mademoiselle Bécassine, vous êtes arrivée. » Et il m'a fait voir, sur l'écriteau, au coin de la place et de la rue, le nom que j'avais tant cherché. Il m'a dit encore de payer le cocher, et qu'en argent français, ça faisait six francs à lui donner. J'ai manqué me mettre en colère…

« … parce que ça me paraissait une vraie volerie de prendre tant d'argent pour une course de cinquante mètres : alors le soldat m'a expliqué que j'avais dormi près d'une heure dans la voiture ; ça m'a calmée, mais j'ai fait réflexion qu'il faut être riche pour vivre en Angleterre, puisque, même de dormir, ça y coûte si cher !

48

« Je commence à croire que j'ai quelque chose de plaisant dans la figure, car presque tous les gens que je rencontre se prennent

d'amitié pour moi. Il ne nous a pas fallu plus de cinq minutes, à Émile Chartier et moi, pour être amis et nous donner des grandes poignées de main. Émile Chartier, c'est le soldat dont je vous ai parlé.

« Il est Canadien français, et, en attendant d'aller au front, il sert de planton à mon maître. Pendant qu'il me donnait ces renseignements, nous avons vu arriver Zidore, tout rouge et essoufflé. Du plus loin qu'il m'a aperçue, il m'a crié : « Ah ! vous voilà, mam'zelle Bécassine ! Qu'est-ce que vous êtes devenue…

« … depuis plus de deux heures que votre train est entré en gare ? J'ai galopé à votre recherche pendant qu'Émile vous guettait ici. » Je lui ai raconté ce qui m'était arrivé. Mon histoire avec le cocher l'a bien amusé. « Tout de même, qu'il a dit, ça vous a coûté cher de ne pas savoir l'anglais ! »

« Eh bien ! a riposté Émile, il faut qu'elle l'apprenne. Je ferai le professeur. Je sais comment ça se pratique : j'ai été domestique dans une école Berlitz, à Québec. » Tout en causant, nous étions entrés dans la maison. Émile m'a conduite dans la salle à manger, et il a ouvert le buffet en disant : « Nous allons commencer tout de suite les leçons.

« Il a pris un verre, un couteau, une serviette, une cuiller ; il les a mis sur la table, et il s'est placé devant avec un air attentif et grave. Moi, je ne voyais pas à quoi ces ustensiles pouvaient servir pour une leçon d'anglais. J'ai demandé histoire de plaisanter : « C'est-il que vous allez faire des tours, monsieur Émile. »

« Ça a fait rire Zidore, mais Émile a répondu, d'un air vexé : « Je ne suis pas faiseur de tours, je suis professeur… Commençons… Mais d'abord, Zidore, fais-moi le plaisir de t'en aller. Dans

la méthode Berlitz, le professeur doit être seul avec son élève. » Zidore aurait bien voulu rester, mais Émile ne l'a pas permis.

« Quand nous avons été seuls, il m'a fait mettre à côté de lui, et il a commandé : « Défense de parler français. Je vais dire des mots anglais, vous les répéterez jusqu'à ce que vous les ayez bien dans la tête, et vous tâcherez de comprendre, d'après mes mouvements, ce qu'ils signifient. »

49

« Alors, il a fait un grand geste avec son bras droit et il a dit : « Glass. »

« J'ai fait bien exactement le même geste et j'ai répété : « Glass. — Glass. — Glass. — Glass. »

« Après, ça a été un geste tout pareil, mais du bras gauche, en criant : « Fork. »

« Et puis, Émile a dit, et moi après lui : « Clock, clock, clock, » en levant les deux bras vers le mur.

« Ça m'amusait beaucoup, cette leçon. Je me suis mise à gesticuler, et à répéter je ne sais pas combien de fois : « Glass, fork, clock, » en criant tant que je pouvais, parce qu'il me semblait que de crier les mots ça me les mettait mieux dans la tête. Au moment où je criais le plus fort…

« Monsieur et Madame sont entrés ; ils ont demandé : « Que se passe-t-il donc ? Vous en faites un bruit ! On doit vous entendre dans la rue. » J'ai expliqué que je prenais une leçon d'an-

glais. Ils ont dit que c'était très bien à condition d'être moins bruyante : puis Émile est sorti avec le lieutenant.

« Il a fallu que je recommence pour Madame le récit de mes aventures. Quand j'ai eu fini, elle est revenue sur la leçon d'anglais. « Savez-vous déjà quelques mots, Bécassine ? — Oui, Madame, je sais glass, fork et clock. — Très bien, vous voilà savante… Et ça signifie ?… »

« — Madame le sait bien : glass, c'est remuer le bras droit ; fork, c'est remuer le bras gauche : et clock, c'est lever les deux bras. » Madame m'a regardée d'un air stupéfait, et puis elle a été prise d'un fou rire comme elle en a souvent. Elle est si jeune !

« J'étais toute penaude. Quand son rire a été calmé, Madame à montré successivement le verre, la fourchette et une horloge qui est sur le mur, en disant : « Ceci est glass, ceci est fork, ceci est clock. » Je n'avais pas du tout compris les gestes d'Émile.

« Maintenant, je me demande si je vais continuer mes leçons. Comme j'ai de la mémoire, je crois que j'arriverais à parler anglais ; mais ce que je crains, c'est de parler sans comprendre ce que je dirais. »

50

La mission dont est chargé Bertrand de Grand-Air sera de courte durée. Il a prévenu Bécassine qu'on repartirait dans peu de jours. « Je vous donne congé tous les après-midi, a ajouté M de Grand-Air ; profitez-en pour visiter Londres. » Bécassine a remercié et, en compagnie…

… de Zidore et d'Émile, elle parcourt infatigablement l'immense ville, admirant et s'étonnant sans cesse. La vieille Tour et la tenue pittoresque de ses gardiens l'ont particulièrement émerveillée. « Je croyais, a-t-elle remarqué, que tous les officiers et soldats anglais étaient en kaki. »

« — Oui, tous, à expliqué Zidore, toujours enclin aux mystifications, tous, excepté les seigneurs de la Cour. Ceux-là, ce sont des seigneurs de la Cour. » Et Bécassine a fait aux gardiens une révérence dont, malgré le flegme britannique, ils ont paru fort surpris.

Au cours de ces promenades, la brave fille lit avec beaucoup de soin les inscriptions des magasins et est enchantée quand elle y rencontre des mots qu'elle connaît, comme Tramway, Five-o'clock, revolver. « Je commence à comprendre l'anglais », dit-elle.

Émile se rengorge : « C'est pas étonnant, assure-t-il, quand on a un bon professeur. » Il continue, en effet, à lui donner chaque jour une leçon. Le maître et l'élève rivalisent de zèle, sans arriver, quoi qu'ils pensent, à de bien brillants résultats.

Or un soir, au cours de la leçon, ayant besoin d'un papier pour prendre une note, Bécassine se mit à explorer sa poche. Elle en tira une enveloppe, la regarda, et aussitôt sa physionomie prit une expression désolée.

« — Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle, c'est la lettre et la petite fleur que le major Tacy-Turn m'a chargée de porter à Miss Grace, sa fiancée. J'avais oublié. — Il faut y aller demain, dit Émile. — Et, ajouta Zidore, il faut écrire tout de suite à la miss, pour être sûre de la trouver chez elle. »

Bécassine jugea fort judicieux ce double conseil. Sous la dictée et la surveillance d'Émile, elle confectionna une lettre en anglais qu'elle s'empressa d'aller jeter à la poste. Ce lendemain, à l'heure dite, guidée par ses deux amis…

51

… elle arriva à l'adresse donnée par le major. Elle vit un hôtel particulier, petit et modeste, mais d'aspect confortable. Au moment d'entrer, une inquiétude la prit : « Si la miss ne parle pas français, demanda-t-elle, comment que je me débrouillerai ? » Émile entreprit de la rassurer.

« — Vous commencez à comprendre l'anglais, dit-il. — Mais y a bien des mots que je comprends pas. Quoi que je ferai quand je ne comprendrai pas ? » Émile réfléchit, puis émit cet avis : « Répondez yes. C'est plus poli. »

Et il s'éloigna en compagnie de Zidore.

Bécassine sonna, une jeune bonne vint ouvrir. « Je voudrais voir miss Grace, dit Bécassine. — Do you speak English ? (parlez-vous anglais ?) » demanda la bonne. Bécassine repassa mentalement ses dernières leçons, n'y trouva rien qui pût lui donner le sens…

… de ces mots mystérieux. Fidèle au conseil d'Emile, elle dit : « Yes. » La petite bonne la fit entrer dans le vestibule et lui parla avec volubilité en anglais en lui montrant tour à tour les deux portes intérieures du vestibule.

Sa voix se fit interrogative ; et Bécassine, se rendant compte qu'elle lui posait une question, répondit encore yes. Alors la bonne ouvrit la porte de gauche et introduisit la visiteuse dans un petit salon. Elle recommença à parler, en touchant fréquemment la tête et la bouche de Bécassine.

Quand elle eut terminé, Bécassine poussa un nouveau yes. Ce yes sembla positivement désoler la bonne. Avec une expression si compatissante que Bécassine s'en sentit vaguement inquiète, elle installa celle-ci dans le meilleur fauteuil.

Elle fit encore, en montrant la porte du fond du salon, un petit discours. Les mots : « patience » et « courage. » y revenaient fréquemment. Puis elle tira de sa poche de l'ouate et en mit un morceau dans chacune des oreilles de Bécassine.

Après quoi elle sortit en disant de nouveau : « Patience ! Courage ! » Bécassine resta dans son fauteuil, complètement ahurie par cette réception, regardant avec appréhension la porte que la petite bonne lui avait désignée à plusieurs reprises, et derrière laquelle il lui semblait parfois entendre des plaintes étouffées.

52

Bécassine était depuis près d'un quart d'heure dans son fauteuil et commençait de s'y assoupir…

… quand un grand cri, une sorte de hurlement de douleur retentit derrière la porte. Elle se leva d'un bond, s'approcha, prêta l'oreille. Elle n'entendit d'un bruit confus de voix parlant en anglais.

Elle resta un instant toute tremblante, hésita sur ce qu'elle devait faire, puis, la peur prenant le dessus, décidée à s'enfuir, elle se précipita dans le vestibule. Mais elle s'y trouva en présence de la petite bonne.

Avec son même air compatissant, celle-ci lui prit la main, lui répéta : « Patience ! Courage ! » et la ramena dans le salon. Bécassine se laissa faire.

Àce moment, la porte mystérieuse et effrayante s'ouvrit. « Courage ! Courage ! » dit la petite bonne en poussant devant elle Bécassine.

La pièce où elles entrèrent n'avait rien de tragique : Bécassine n'y vit que deux dames causant ensemble, l'une vêtue à peu près en infirmière, l'autre en costume de ville, et qui se tamponnait la bouche avec son mouchoir. Cette dernière sortit.

L'autre dame posa à la bonne quelques questions, puis elle désigna à Bécassine un fauteuil où notre amie s'assit, non sans le trouver d'aspect bizarre : jamais elle n'avait vu un meuble aussi étrange.

La bonne lui tendit un verre. Bécassine avait le gosier desséché par les émotions qu'elle venait de subir. Elle flaira le contenu du verre, lui trouva un agréable parfum de menthe et but d'un trait. Elle ne comprit pas ce qu'il y avait de risible dans ce qu'elle avait fait.

Mais de voir rire les deux femmes qui étaient près d'elle lui rendit un peu de courage. Elles ne semblaient d'ailleurs nullement méchantes, ces deux femmes. « Vô soffrez ? » lui demanda

l'infirmière. Elle hésita : était-ce du français ou de l'anglais ? L'accent lui fit croire…

53

… que c'était de l'anglais, et, se rappelant le conseil d'Émile, elle répondit yes. Alors il se passa quelque chose qui la stupéfia. Le fauteuil dans lequel elle était assise monta vers le plafond et se renversa en arrière.

Bécassine, dont la mâchoire a la solidité de celle d'un jeune requin, n'avait jamais mis les pieds chez un dentiste. Elle ne comprit rien à ce qui lui arrivait, et, sentant ses terreurs se réveiller, elle poussa un cri. Mais la petite bonne lui avait pris les mains.

… et, d'une voix qui témoignait la plus vive sympathie, elle lui répétait : « Courage ! Courage ! » Un peu réconfortée, Bécassine se laissa introduire des tampons dans la bouche et ajuster une mentonnière. Et elle restait immobile, le cœur battant à grands coups.

Cependant l'infirmière avait tiré à elle une sorte de boule prolongée par un tube et cela se mit à tourner et gronder de la façon la plus inquiétante.

Puis, elle prit un instrument en acier, terriblement pointu et luisant, l'ajusta au tube. « Ovrez… bouche ! » dit-elle. Quand elle vit s'approcher ce menaçant stylet, Bécassine crut sa dernière heure venue. D'un violent effort, elle sortit du fauteuil ; …

... elle courut vers la sortie, en criant, aussi fort que les tampons et la mentonnière le lui permettaient : « Au secours ! À l'assassin ! » Elle arriva dans le vestibule.

Mais au moment où elle atteignit la sortie, elle fut rejointe et arrêtée par les deux femmes. En même temps...

... l'autre porte s'ouvrit et une jeune fille parut. Elle regarda avec étonnement l'étrange groupe, échangea quelques phrases en anglais avec l'infirmière ; puis elle dit à la pauvre Bécassine : « Oh ! je suis désolée, Mademoiselle ; il y a eu une erreur. Je vais vous expliquer. »

54

Bécassine avait été violemment émue par les incidents, encore mystérieux pour elle, qui venaient de se dérouler. Sa protectrice la vit près de se pâmer. Elle la conduisit à un fauteuil.

Au moment de s'y asseoir, Bécassine demanda d'un ton craintif : « Est-ce qu'il va me grimper encore au plafond, celui-là ? » On lui assura que c'était un honnête fauteuil, dépourvu de toute mécanique menaçante. Alors seulement elle s'y installa.

Quand son trouble fut dissipé, la jeune fille lui dit : « Je suis miss Daisy Grace, la fiancée du major Tacy-Turn. » À ces mots, Bécassine se leva d'un bond, chercha longuement dans sa poche,...

...en tira enfin une enveloppe et la tendit en disant : « Miss, voilà la petite fleur que le brave major a cueillie pour vous sur le

champ de bataille. » Elle était bien fanée et froissée, la pauvre fleur ; …

… cependant la fiancée la regarda avec beaucoup d'émotion. Cher, cher major, murmura-t-elle. Parlez-moi de lui, miss Bécassine. » Et Bécassine en parla avec une si chaleureuse sympathie que Daisy ne put s'empêcher de dire en souriant : « Je vais être jalouse. — Oh ! protesta Bécassine, j'aime bien le major,…

« … mais je ne voudrais pas me marier avec lui. Un mari qui est la moitié de sa vie dans les nuages, ça ne me plairait pas. — Me voilà rassurée, » dit Daisy, riant tout à fait. Pendant cette conversation, l'infirmière et la petite bonne s'étaient approchées.

Daisy les présenta : « Miss Mary Grace, ma sœur, dit-elle, est une des meilleures dentistes de Londres. » Et elle expliqua comme quoi la petite bonne Betty, et miss Mary elle-même, avaient cru que Bécassine venait se faire opérer. « Pourquoi que vous avez cru ça ? » interrogea celle-ci.

« — Dame, fit Betty, je vous ai demandé si vous parliez anglais, vous avez dit yes. Si vous veniez pour miss Mary, vous avez dit yes. Si vous souffriez, vous avez dit yes. Si vous aviez des dents à arracher, vous avez dit yes. — Je ne dirai plus jamais yes », affirma Bécassine, en frémissant à la pensée du danger que sa mâchoire avait couru.

Le malentendu étant ainsi éclairci, Daisy déclara qu'on allait prendre le thé dans la partie de l'hôtel qui était son domaine particulier. Elles entrèrent dans une coquette salle à manger.

55

Daisy donna un ordre en anglais à Betty, qui ouvrit à deux battants une porte située au fond de la pièce. Et Bécassine vit paraître un joli groupe d'une dizaine de petites filles portant des fleurs bleues, blanches et rouges.

Elles entrèrent, remirent leurs fleurs à la brave fille stupéfaite et émue. Puis la plus grande lui lut un compliment en français où les mots « courageuse aviatrice » revenaient souvent.

L'émotion, la fierté de se voir l'objet d'une telle réception bouleversaient Bécassine. Riant et pleurant en même temps, elle embrassait les petites filles. « Ah ! les chéries, les chéries ! » répétait-elle.

Elle embrassa aussi miss Daisy, sa sœur et Betty ; et elle se confondait en remerciements. « C'est moi qui dois dire merci, répliqua gentiment Daisy : vous avez apporté la petite fleur ; et vous avez rendu un grand service à mon cher fiancé. »

Le thé, accompagné de gâteaux et de bonbon, termina la fête. Bécassine leur fit largement honneur. Pendant qu'elle savourait ces bonnes choses, Daisy lui confia que toutes les petites filles étaient des orphelines de la guerre, qu'elle réunissait chaque jour chez elle. Bécassine les embrassa de nouveau avec plus de tendresse encore.

Puis, le moment de la séparation étant venu, elle fit des adieux émus. Tandis qu'elle renouvelait les remerciements, miss Mary la regardait avec attention : « Vraiment, dit-elle, vô sôffrez pas ? — Nô ! nô ! » cria Bécassine.

« — Pourtant, insista la dentiste, je vois là (elle lui toucha la joue) un peu fluxion. » Mais à sa grande stupéfaction, la fluxion changea de joue. « C'est un bonbon qui ne veut pas fondre, » dit Bécassine.

Et elle se hâta de sortir, épouvantée par le souvenir du terrible fauteuil et de l'opération qu'elle avait failli y subir.

56

« Nous voilà revenues à Paris. J'ai été bien contente de revoir ma chère maîtresse, M de Grand-Air, et je crois qu'elle l'a été pareillement de me retrouver ; mais elle m'a paru fatiguée et un peu maigrie, et je n'ai pas pu m'empêcher de le lui dire.

« — C'est le souci de cette maudite guerre, qu'elle m'a répondu. Presque tout le monde maigrit à Paris. » Ça m'a donné envie de voir si je maigrirais comme tout le monde. Comme, en faisant des courses, je passais devant une balance, je me suis pesée, et j'ai écrit sur un bout de papier…

« … mon poids : 60 kilos 450 grammes Trois à quatre heures après, en revenant de mes courses, je suis passée devant la même balance, et je me suis pesée encore. L'aiguille à marqué 60 kilos 440 grammes. Bon, que j'ai dit, je maigris moi aussi ; mais dix grammes, c'est pas grand'chose. »

« Le soir, en dînant, j'ai parlé de ça à Zidore. Il a pris un air tout soucieux ; il a pris aussi un papier, un crayon, et il a commencé à faire un tas de calculs. « C'est grave » qu'il disait tout en

calculant. Je lui ai demandé : « Quoi qu'est grave ? — Votre maigrissement, mam'zelle Bécassine. :

« Et il m'a expliqué en me montrant les chiffres : Dix grammes par jour, ça fait un kilo en cent jours, autant dire trois mois ; ça fait quatre kilos par an ; donc, à ce train-là, dans quinze ans, vous ne pèserez plus guère que 450 grammes, ce qui est bien insuffisant pour une demoiselle de votre taille. » Zidore a quelque chose d'ennuyeux…

« … c'est qu'on ne sait jamais s'il plaisante où s'il est sérieux. Je crois bien qu'il plaisantait ; tout de même, ce qu'il a dit là ça m'a trotté par la tête, et, la nuit, j'ai fait un drôle de rêve : j'ai vu une Bécassine comme je suis maintenant et qui tenait sur sa main une autre Bécassine toute maigre et petite, guère plus grande que la poupée Bleuette.

« Cette histoire de maigrissement m'avait mise de mauvaise humeur contre Paris. Justement, le matin qui a suivi mon rêve, Madame m'a appelée et m'a dit : « Bécassine, M. Bertrand va aller en mission dans un camp en Champagne, M Thérèse l'y accompagne. Vous déciderez vous-même si vous irez avec eux ou si vous resterez avec moi. Réfléchissez, et…

« … rendez-moi réponse ce soir. — Bien, Madame, que j'ai dit ; je vas réfléchir. » Et j'ai été dans la cuisine, où j'ai pris la pose que dans les tableaux on voit toujours aux gens qui réfléchissent : le coude sur le genou, le front sur le doigt, et les yeux qui regardent fixement rien du tout.

« Au bout d'un moment, la cuisinière m'a dit : « Quoi que vous faites là ? — Je réfléchis, que j'y ai retourné. — Eh bien ! qu'elle a fait, vous réfléchirez aussi bien en vous promenant. Voulez-vous

aller m'acheter ce qui est marqué sur ce papier ? — Bien volontiers, mam'zelle Victoire. »

57

« J'ai pris le papier, et j'y ai lu : Une livre de beurre, une livre de sucre, une livre et demie de pain. J'ai dit à Victoire : « C'est facile et ça ne sera pas long. » Elle s'est mise à rire si fort qu'elle en pleurait, et elle répétait : Facile ! pas long !... Vous allez voir ça, ma petite, vous allez voir ça ! » Je me suis demandé...

« ... si elle ne devenait pas folle, mais je n'ai par perdu de temps à la questionner, et je suis allée chez la marchande de beurre. Nous sommes de vieilles amies ; on a un peu bavardé, et puis je lui ai dit : « Donnez-moi donc une livre de beurre. » Elle a levé les bras au ciel : « Une livre !... qu'elle a dit... Et vous demandez ça tout tranquillement, comme s'il n'y avait qu'à demander du beurre pour en avoir...

« ... Allons, je vais vous en donner, parce que vous êtes une amie. Je vais vous donner... ça. » Ça, c'était un petit morceau gros comme deux noix. Elle avait l'air aussi respectueuse, en maniant son petit morceau, que si ç'avait été du diamant, et elle me l'a fait payer...

« ... non ; j'ose pas vous dire le prix ; c'est un escandale.

De là, je suis allée chez la boulangère. Avec celle-là aussi on a fait un brin de causette. Quand je lui ai demandé mon pain, elle me l'a pesé et donné sans difficulté ; j'étais déjà contente, mais

j'ai regardé le pain de plus près, parce que, sans me vanter, je ne suis pas…

« … de ces bonnes qui achètent les yeux fermés. Et j'ai dit : « Vous vous trompez : vous me donnez du pain gris et rassis, c'est du pain blanc et frais qu'il me faut. » Je lui aurais débité des injures, elle n'aurait pas été plus en colère. Elle criait : « C'est-y que vous voulez me faire mettre en prison ?… Du pain blanc !… du pain frais !… Vous ne savez donc pas que ç'est défendu d'en vendre ? »

« Et son mari, qui remontait à ce moment-là de son four, m'a dit, en criant encore plus fort qu'elle : « Peut-être que vous ne savez pas non plus qu'il y a la guerre ? » Me dire ça à moi qui en viens, de la guerre, c'était trop drôle. Ça m'a empêchée de me fâcher, et j'ai pris leur vilain pain, pour ne pas discuter plus longtemps.

« Chez l'épicière, pour le sucre, ça a été encore pis. Ils m'ont demandé si j'avais ma carte. Je leur ai dit que j'en avais fait faire pour le jour de l'an, mais que je ne les portais pas sur moi. Alors, ils ont prétendu que je me moquais d'eux, et ils m'ont mise à la porte. Je ne suis pas habituée à être traitée comme ça chez les fournisseurs.

« Aussi j'en avais assez de ce Paris, où on maigrit, où c'est des tas d'histoires pour des choses aussi simples que d'acheter du beurre, du pain, du sucre. Le soir, quand Madame m'a demandé si je restais ou partais, j'ai répondu : « Je pars, Madame, je pars ; ça me fait de la peine de quitter encore Madame ; mais, décidément, en temps de guerre, on n'est bien qu'où y a des militaires. »

58

« Je n'ai jamais rien vu d'imposant comme notre départ pour le camp. À la gare, il y a eu, pendant un quart d'heure, un défilé de généraux et d'officiers de tous les pays alliés, et aussi des ministres, des députés, des journalistes, enfin rien que du grand monde.

« En queue du train, on avait réservé un wagon pour les petites gens comme moi, domestiques, ordonnances, etc. Nous étions en groupe devant ce wagon, et un gros homme, qui semblait connaître tout le monde, me nommait les grands personnages qui passaient. C'était curieux et instructif.

« Il m'a confié qu'il s'appelait Auguste et qu'il était huissier dans un ministère. Tout de suite après, il a salué jusqu'à terre un monsieur qui arrivait et il m'a dit : « C'est mon ministre, le ministre de l'Utilisation des Aptitudes. » J'ai fait réflexion que j'en avais entendu parler comme d'un homme bien capable : « Oui ! a fait Auguste, il ne manque pas de capacité…

« … mais surtout il a de bons employés… les huissiers principalement. » Il s'est interrompu en voyant que son chef revenait sur ses pas et s'approchait de notre groupe. « Auguste, lui a commandé le ministre, vous viendrez tout à l'heure dans mon wagon ; j'ai à vous parler…

« … de l'organisation du dîner de ce soir qui me préoccupe. — Parfaitement, monsieur le ministre », a répondu Auguste en prenant un air encore plus important. Nous sommes montés dans le wagon, et, tout de suite, il a renoué la conversation : « Vous voyez, qu'il m'a dit, le ministre ne peut rien faire sans moi…

« … c'est flatteur, mais cela me donne bien des tracas. Ainsi, le dîner dont il a parlé aura lieu dans l'hôtel le plus proche du camp, un hôtel de petite ville, presque une auberge, où, probablement, on n'entend rien à la cuisine ni au service. Et toute la responsabilité retombe sur moi. C'est accablant ! »

« Il paraissait si accablé que j'ai eu pitié de lui. Je lui ai dit que, moi, je m'y connaissais en cuisine et en service, vu que j'étais placée chez une marquise et une comtesse, et je lui ai proposé de l'aider. Il m'a serré les mains à me les écraser et, il répétait : « Merci ! Merci ! quel service vous me rendez ! »

« Il est parti pour prendre les instructions de son ministre ; et puis il est venu me chercher en me disant : « Monsieur le ministre veut vous parler. » Le ministre nous attendait dans le couloir. Vous pensez si le cœur me battait devant ce grand personnage. Il m'a dit :

« Jeune fille, je vous remercie de votre offre. Il s'agit d'un dîner qui réunira des fonctionnaire de ministères français et étrangers. Dîner improvisé. Tout de suite en arrivant à l'hôtel, décidez le menu. Tâchez d'y glisser le nom de nos alliés ; ce sera une délicate attention pour nos invités étrangers. »

59

« Ici, il a ajusté son monocle, et après m'avoir bien regardée, il a repris : « Je m'y connais en aptitudes : l'art de découvrir les aptitudes et de les utiliser, c'est ma spécialité. Je vois en vous les

signes de l'aptitude à bien organiser ce dîner. Je compte sur vous… À ce soir, jeune fille. »

« Je n'ai rien d'autre à raconter jusqu'au moment où on est arrivé. L'hôtel ne payait pas de mine et la patronne ne paraissait guère débrouillarde. Auguste lui a dit qu'il se chargeait du couvert, et que, pour le menu, elle fasse tout ce que je lui commanderais et rien d'autre.

« J'ai commencé à l'écrire, ce menu ; j'y avais pensé en route ; je m'étais rappelé les plats à noms de nations alliées, que j'avais vus chez Madame, les soirs de grands dîners : turbot à l'anglaise, homard à l'américaine, poularde braisée à l'italienne, jambon en gelée à la russe. J'ai mis tout ça sur mon papier ; je l'ai donné à l'hôtelière.

« Elle a paru tout à fait ahurie en le lisant. Mais je n'avais pas le temps de causer ; il fallait que je prépare l'appartement de ma maîtresse, dans une villa, à l'autre bout du pays. J'y ai couru ; j'ai passé la fin de la journée à vider la malle, ranger les effets, et quand je suis revenue à l'hôtel…

« … M. le ministre y arrivait avec ses invités. Il a demandé : « Le dîner est-il prêt ? — Je pense que oui, monsieur le ministre. — Bon nous mourons de faim ; comme il n'y a pas de salon, nous nous mettons à table. » Ils se sont installés. Auguste et moi, nous débouchions les bouteilles. Au bout de cinq minutes, en voyant que rien ne venait…

« … de la cuisine, j'ai ouvert la porte, et j'ai crié à la patronne : « Dépêchez-vous donc de servir. » Elle est entrée dans la salle à manger, elle a dit : « Servir quoi ? Y a rien. — Comment, rien ? a demandé le ministre. — « Non, rien ; votre bonne (c'est de moi

qu'elle parlait) m'a commandés des poissons de mer : il n'en vient jamais ici…

« … et puis des viandes : c'est un jour sans viande. Et comme votre gros employé m'avait dit de ne faire que ce que la bonne commanderait, j'ai rien fait du tout. » Les convives paraissaient bien ennuyés, le ministre plus encore ; quant à Auguste, il s'était effondré sur une chaise et il parlait de son honneur perdu.

« Faut que je les tire de là ! » que je me suis dit en les voyant désolés. J'ai trouvé dans la cuisine des œufs, et j'ai fricassé de bonnes omelettes. Avec des sardines et des légumes qu'a donnés la patronne, ça a fait un dîner bien suffisant pour le temps de guerre.

« Simplicité démocratique, messieurs ! » a dit le ministre, qui avait repris toute sa bonne humeur. Il a ajouté, en me regardant : « Cette jeune fille n'a pas tout à fait les aptitudes que je pensais, mais elle a des aptitudes, et je les ai utilisées. C'est l'important… Utilisons, messieurs, utilisons ! À votre santé, messieurs ! »

60

« Le lendemain de ce dîner que je vous ai raconté et qui a bien fini après avoir mal commencé, j'ai rencontré M. le ministre sur la place du village. Comme je n'étais pas trop fière de ma bêtise de la veille, j'ai eu peur qu'il me gronde et j'ai cherché à l'éviter.

« Mais il est venu à moi et j'ai été toute surprise de l'entendre me dire que j'avais montré un grand esprit d'à-propos, que mes aptitudes avaient été à la hauteur de circonstances difficiles ; il a

ajouté un tas de compliments en phrases si belles que je ne saurais pas les répéter.

« Il a conclu : « Je voudrais vous offrir quelque chose en remerciement. Avez-vous un désir à m'exprimer ? » Je lui ai dit que mon plus grand désir, c'était de visiter le camp, parce que j'aime tout ce qui est militaire. Il s'est tourné vers un officier qui l'accompagnait, et il lui a demandé :

« Est-il possible de lui donner une autorisation, mon colonel ? » Le colonel a répondu que, d'ordinaire, l'accès du camp était interdit aux femmes, mais qu'il consentirait à une exception pour faire plaisir au ministre, et il m'a écrit un permis pour l'après-midi.

« Je suis rentrée à la maison, où j'ai trouvé Zidore. Il ne m'a pas laissé le temps de lui raconter ce qui venait de se passer. « Ah ! mam'zelle Bécassine, qu'il m'a dit, quel malheur que vous ne puissiez pas voir le camp ! J'en arrive. C'est magnifique : figurez-vous des canons presque aussi hauts que la tour Eiffel,…

« … des autos blindées (des tanks qu'on les appelle), grands à pouvoir y mettre une famille d'éléphants. » Il a continué à parler comme ça en faisant des grands gestes. Moi, je commence à connaître mon Zidore ; je voyais bien à sa figure que tout ce qu'il me racontait là, c'étaient des craques. Je l'ai laissé aller…

« … et quand il a eu fini, je lui ai dit d'un air tout bonasse : « Eh bien ! tu me montreras ça tout à l'heure. J'ai un permis. » C'était visible qu'il était attrapé. Il a essayé de s'en tirer en prétendant qu'il devait rester aux ordres du lieutenant, mais c'était encore une craque, et le lieutenant, qui est entré à ce moment…

« ...lui a dit de disposer de son après-midi et de me guider dans le camp.

« Nous y sommes allés après le déjeuner, avec Auguste que le ministre avait autorisé aussi. C'est très curieux. J'ai vu des beaux canons, un de ces fameux tanks, qui ressemblent à des animaux en fer.

« Un sergent m'a montré les abris souterrains où on se réfugie quand des avions sont signalés et même...

61

« ... il s'est amusé à me faire mettre le casque et le masque qui sont d'ordonnance dans ces cas-là. Enfin j'étais bien contente de ma visite. Je dois dire que mes deux compagnons ne paraissaient pas...

« ... aussi enthousiasmés. Le gros Auguste geignait sans arrêter parce qu'il faisait chaud, qu'il y avait de la poussière, que ses cors le faisaient souffrir. J'étais honteuse pour lui de le voir si douillet, à côté des soldats qui endurent tant de choses terribles sans se plaindre.

« Quant à Zidore, je lui demandais tout le temps : « Et les canons hauts comme la Tour Eiffel, où donc qu'ils sont ? Et les tanks à mettre une famille d'éléphants dedans, est-ce qu'on va y arriver ? » Il voyait que je me moquais de lui, et ça le vexait. C'était bien un peu méchant ce que je faisais...

« ... mais il l'avait mérité ; il raconte vraiment trop de craques.

« Il a repris sa bonne figure quand la visite a été terminée. À ce moment, nous avons remarqué un groupe d'autos devant les bâtiments de l'état-major.

« Comme nous savions qu'il y avait conférence de généraux de chez nous et alliés, nous avons bien pensé que c'étaient leurs voitures. Nous nous sommes approchés des chauffeurs, tous militaires, naturellement, les uns français les autres étrangers, et nous avons causé avec eux.

« Auguste, qui aime lancer des phrases à effet, a dit : « Mademoiselle et messieurs, nous voilà au complet entre alliés ; nous représentons une sorte de Chambre des alliés. — Nous représentons plutôt l'antichambre », a riposté Zidore, et sa plaisanterie a fait rire tout le monde.

« Après, comme de juste, on a parlé de la guerre. Chacun a dit son mot. Un Serbe et un Belge ont raconté toutes les horreurs que ces misérables Boches ont faites dans leurs pauvres petits pays. J'en avais les larmes aux yeux, et les autres étaient émus aussi.

« Tout ça se paiera ! » a dit un Anglais. Et un Américain a ajouté : Ils ne « tiendront pas contre le monde entier. » Il n'y a eu que ce gros Auguste pour faire des observations. Il a recommencé à gémir : « C'est bien long, cette guerre ; et s'il faut passer encore un hiver, qu'est-ce qu'on mangera ? »

Il m'agaçait, ce gros, qui pleurniche tout le temps. Alors je lui ai crié : « Ça durera ce que ça durera ; on souffrira ce qu'il faudra souffrir ; mais, les Boches, on les aura ! »

Et tous les autres m'ont applaudie, et me disant que j'avais parlé en vraie Française.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/B%C3%A9cassine_chez_les_Alli%C3%A9s. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.